4448

PARIS et ORLÉANS, 31 Mars 1925

Les camarades adresseront tout ce qui concerne *l'en dehors* à E. ARMAND 22, cité St-Joseph, ORLÉANS

# l'en dehors

25 cent.

35 cent. *pour l'extérieur*

bi-mensuel

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lis de vos vallons :
Enivrez-vous de son haleine,
Ecartez ses tresses d'ébène,
Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse :
Hors le plaisir et la tendresse,
Tout est mensonge et vanité.

Jean RACINE.

4e ANNÉE, n° 55-56

*Correspondance internationale :* allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, **ido,** italien, portugais, roumain.

**ABONNEMENTS** ordinaires... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr. 25

**Abonnements de propagande** à 4 exemplaires de chaque numéro — 18 fr. — — 24 fr. 25

*Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant :* 0 fr. 40

**Changement d'adresse** : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

## Qui suis-je ?

Qui suis-je ? — Question que chacun de nous doit s'adresser aujourd'hui, et à laquelle il nous faut répondre sans orgueil comme sans fausse honte. Car le temps est proche où l'homme ne se grandira plus avec des échasses et ne se ravalera plus par des courbettes ; où l'individu ne se montrera que ce qu'il est réellement : ni plus grand ni plus petit.

Qui suis-je ? — Problème ardu, buriné sur le fronton du temple de Delphes, problème sans cesse renaissant qui fit le désespoir de Socrate, de Platon, de Descartes, de Leibnitz, de tant d'autres réputés sages parmi les nations ; qui tourmenta notre père édénique comme elle tourmente chacun de nous ; problème que jamais homme, quelque grand qu'il soit, ne résoudra pour tous, parce que nous différons trop les uns des autres.

L'énigme me paraît si difficile que, pour la deviner, je vais suivre la méthode d'élimination chère aux esprits paresseux. Je ne suis ni ceci, ni ceci, ni ceci encore : donc je dois être cela. Ce sera long. Qu'importe ? Que chacun apprenne par mon exemple à faire son examen de conscience.

Qui suis-je ? — Poète ?... Non... Les éclairs ne m'ont pas déposé sur le roc nu ; je n'ai pas brûlé mes cheveux dans les feux des comètes ; la gloire jalouse ne m'a pas souri, et mes pieds touchent le sol de toute la semelle de mes souliers. — Romancier ?... Pas plus. Je mets bien du temps à écrire un tout petit livre, et les œuvres d'Alexandre Dumas remplissent toutes les bibliothèques de l'Europe. — Philosophe ?... Encore moins. Je n'ai ni maître ni disciples. Je prêche le bonheur ; j'aime le bien-être, les femmes, le luxe et les fêtes ; et si je ne mets pas mes idées en pratique, c'est qu'il y a d'excellentes raisons pour cela... — Homme politique ?... Je n'y ai jamais pensé. Un homme politique, dans toute l'acception du terme, a des habits et des allures à lui, une diction spéciale, et de l'aplomb pour les milliers d'hommes qu'il suppose commander. Or, je m'habille comme tout le monde, généralement d'après l'usage des pays que j'habite ; mes manières sont telles que l'a voulu la nature ; je parle sans m'écouter, et j'ai tout juste assez d'aplomb pour paraître parfaitement gauche au milieu d'une réunion d'épiciers et de donneurs de leçons de français en Angleterre.

Je suis un rêveur, un ennemi de toute règle et de toute mesure. Je cours d'une pensée à l'autre, d'un pays à un autre pays, comme l'hirondelle qui laisse aux beaux jours le soin de diriger son vol.

Qui suis-je ? — Propriétaire ?... Mon père l'est ; c'est assez dire que je ne le suis point. — Homme de lettres ?... Je paie mon éditeur, et jamais mes livres ne m'ont valu que des ennemis : ce ne sont pas là les caractères généraux des gens de lettres. Médecin ?... Je suis partisan de la liberté de guérir illimitée ; j'estime que les maladies passeront, comme la médecine qui est la pire de toutes, quand nous vivrons selon l'ordre de la justice ; enfin, je ne sais point jeter le voile de velours philanthropique sur le plus arbitraire des monopoles. Je ne suis pas médecin.

Je suis sans profession, comme les repris de justice et les mendiants que la police poursuit par les rues. Je hais le public, cet affreux Briarée qui étend ses mille bras sur l'homme professionnel et imprime le sceau de la propriété sur sa face chagrine... Je suis indépendant de tous, comme cela me convient ; et tous sont indépendants de moi, comme cela convient à tous. Je travaille à l'heure et sous l'impression qui me sont favorables. Malheureusement, nous vivons dans un temps où des occupations comme les miennes ne procurent pas le moyen de vivre,... quotidienne bien que prosaïque nécessité !

Qui suis-je encore ? — Royaliste, impérialiste, constitutionnel ?... J'ai laissé sur le seuil du collège cette avilissante habitude qu'on cherche à nous y faire prendre, de fléchir le genou devant un maître. — Républicain, démocrate ?... Pas davantage. Je me suis expliqué et je m'expliquerai bien plus complètement encore sur ce que j'entends par cette terminaison *cratie* qui me semble toujours entraîner après elle un effrayant bruit de chaînes et une horrible odeur de potence. — Socialiste ?... Moins encore, à la façon dont les bourgeois et les communistes l'entendent. Je n'ai jamais pu m'incliner devant un chef d'école ou un parti, faire nombre dans les majorités, mentir dans les journaux, flouer la Colère lascive, caresser l'Intrigue à la peau gluante, rendre hommage à la Partialité borgne. Je méprise ces ambitieux transis qui tendent les deux mains à l'ouvrier, se coiffent, s'habillent comme lui, et se croient obligés de parler le mauvais langage des halles. Qu'on se souvienne donc, avant tout, que le peuple n'aime pas les sourires forcés, qu'il ne les demande pas, mais au contraire qu'on les lui demande avec ses votes. Encore une fois, il n'est pas de comédiens plus gauches ni de courtisans plus vils que ceux qui *lissent le poil* des multitudes.

Je suis moi, libre, indépendant, **homme,** dans le sens le plus étendu et contradictoirement le plus individuel du mot. Je me crois différent de tous les autres, et je ne me compare à eux ni pour convoiter leur supériorité ni pour humilier leur infériorité relatives. — Toi qui m'as fait l'âme rebelle, ange ou démon, merci !... Jamais je n'ai sali mes lèvres à la table des tribuns ou des princes de la terre, jamais mon amitié confiante ne rechercha leur orgueil !...

Qui suis-je ? — Anglais, Espagnol, Belge, Suisse, Américain ?... Cela est bon sur les passeports, et il n'est pas de naturalisation de contrebande que je ne me sois libéralement octroyée. — Français ?... Il fut un temps où j'aurais adressé des odes à la colonne Vendôme et des ballades aux rives de la Seine... Mais alors j'étais un enfant et, comme sur les fonds baptismaux, je pensais par la bouche de ceux qui se croyaient sages.

Aujourd'hui, je suis citoyen du monde, et je pense que ce titre est plus grand que celui que peut conférer la plus orgueilleuse des nations ; d'ailleurs je l'ai choisi, il ne m'a pas été donné par le hasard de la naissance. Je suis exilé, c'est-à-dire libre ; on ne peut l'être aujourd'hui qu'en dehors de la société, de la nation et de la famille courbées sous de honteuses servitudes. Que m'importent les armées, les étendards, les gouvernements et la police ! Je saute les frontières comme le contrebandier. Je n'ai pas de maison, pas de terres pour lesquelles il me faille payer l'impôt. Loin de moi les rois montent gravement sur les trônes et en descendent comme des filous honteux ; et je me ris de cette fantasmagorie. Je fuis les églises comme les portes de l'enfer. Les codes ne sont pas faits pour moi ; je suis hors la loi, j'aime mieux cela que d'être *protégé* par elle. Je suis vagabond ; et le premier, je m'en fais gloire. Ni roi ni sujet : le fort est plus fort seul.....

* * *

Eh bien ! je supporterai mon isolement. Pour en sortir, je ne comprimerai pas mes poumons dans un corset, et je ne me livrerai pas, victime volontaire, aux mains des tailleurs et aux langues des beaux esprits de salon. Je roulerai seul sur la terre comme une pierre lancée du sommet des monts à la profondeur des gouffres. Le sapin grandit seul sur les pics arides ; seul, l'aigle approche du soleil. Seul, le matelot combat l'orage ; seul l'émigrant s'avance sous des cieux inconnus. Seul, le chasseur des monts attend l'ourse privée de ses petits. Seuls vont le lion et le tigre ; seul est le taureau dans l'arène espagnole. Tout ce qui est fort n'a pas besoin d'appui. — Au contraire, les timides oiseaux voyageurs se pressent les uns contre les autres pour voler contre le vent ; les brebis se rassemblent d'elles-mêmes ; le bœuf présente sa tête au joug ; on entasse les chapons dans des cages, les porcs sur le fumier, et les princes dans les palais. Les corbeaux ne se réunissent que sur les cadavres, et les hommes de parti, que sur les populations émeutées.

N'est-ce pas contre les chênes les plus forts et les clochers les plus élevés que la foudre conjure ses éclairs ? N'est-ce pas contre le sanglier qui lui tient tête que hurle la meute des chiens ? *Moi contre tous, et tous contre moi :* Soit ! j'accepte cette lutte et je suis fier de l'entreprendre seul, car je tiens à honneur de n'être pas compté dans le vil troupeau de mes contemporains. Personne ne me reconnaît plus ; ceux qui s'appelaient mes amis se sont retirés de moi. Je n'ai pas un sou, pas un partisan, pas une intelligence qui me soit sympathique ; mes habits ne tiennent pas beaucoup à moi, je me crève les yeux à la lueur d'une lampe de vingt sous, entre quatre murs blanchis à la chaux.

Qu'importe ? Ma cause est bonne. Ouvertement je fais la guerre à l'hypocrisie des partis...

Rage des partis, je te bénirais ! Amoncèle tes colères, range en bataille tes petites susceptibilités et tes vengeances louches, aiguise le sarcasme, lance l'invective, élève-toi, si tu le peux jusqu'à l'ironie. S'il faut qu'un homme succombe en luttant contre les partis, je veux bien être cet homme, mais je veux leur laisser aux flancs le dard mortel. Jusqu'à ce que le pain manque sous ma dent et la terre sous mes pieds, je crierai aux hommes : défiez-vous des *soldats* et des *Césars*, défiez-vous, défiez-vous des *gens dévoués !*

Toi qui donnas au tigre ses terribles rugissements, à la vipère son venin et ses serres à l'autour, Satan, Dieu vengeur ! je t'invoque. Rends ma langue acérée et ma plume brutale, fais que chacune de mes paroles passe comme un glaive à travers les esclaves à genoux dans la poudre !

Afin qu'au jour de l'action, j'aie le droit de crier : Liberté !

Ernest CŒURDEROY.

---

**...Ce qu'il me faut faire, c'est ce qui me regarde personnellement, non ce que pensent les autres. Cette règle, ardue, aussi bien dans la vie pratique que dans la vie intellectuelle, peut servir de ligne de démarcation absolue entre la grandeur et la médiocrité. C'est d'autant plus difficile que vous rencontrerez toujours des gens sachant mieux que vous ce que vous avez à faire. Il est facile, dans le monde, de vivre selon l'opinion du monde ; il est facile, dans la solitude, de vivre à sa guise. Mais le grand homme c'est celui qui, en pleine masse, vit, dans une sérénité parfaite, l'existence de la solitude...**

**Ralph Waldo EMERSON.**

## En guise d'épilogue

*Notre Premier a prononcé l'autre jour au Parlement une jolie phrase sur le* Christianisme des Banquiers, *vraie d'ailleurs. Çà, c'est la façade du Bloc des gauches. L'expulsion de N. Roy, le révolutionnaire hindou, nous donne un aperçu de ce qui se passe dans la boutique et ce n'est pas propre, car N. Roy est la victime du pacte qui lie les unes aux autres les différentes polices politiques de l'Europe et d'ailleurs. N. Roy vécut quelques années à Berlin, d'où, sur requête de la sûreté politique, il fut expulsé ; il se réfugia en Suisse. Il y a quelques mois, il en partit, espérant que sous le régime radical-socialiste, on le laisserait vivre en paix, mais en décembre passé, M. Chamberlain vint à Paris et conféra avec M. Herriot sur toutes sortes de sujets, si bien que le 3 janvier un arrêt d'expulsion était pris contre l'indésirable révolutionnaire, qui ne s'est jamais occupé, soit dit en passant, de la politique française. L'arrière boutique du Bloc des Gauches est encore plus sale. De même qu'aux beaux temps du tsarisme,* l'Orkhrana *avait permission d'entretenir un bureau et des agents qui surveillaient et molestaient les réfugiés russes — de même, disons-nous, un inspecteur de la police de sûreté britannique, réside à Paris de façon permanente avec des agents à lui qui surveillent les personnes et les institutions qui ont l'heur de déplaire au gouvernement de Sa Majesté ! Christianisme de Banquiers et Radicalisme de Mouchards, l'un vaut l'autre.*

*QUI CÉ.*

## L'Inexprimable est en moi

Des poètes ont chanté sur tous les tons l'amour
Les vertus et la gloire, et la splendeur du jour,
Et la sérénité de la nuit paisible
Et les religions, l'Evangile et la Bible.

Depuis des milliers d'ans des poètes ont chanté.
Sur d'innombrables tons leurs luths ont varié ;
— Mais aucun n'a pu dire le délicat poème
L'inexprimable émoi que je sens en moi-même.

L'Inexprimable est en moi.

PERVENCHE

## A propos des Esquimaux

Le Labrador est la côte est de la presqu'île du même nom, qui s'étend depuis le détroit de Belle-Ile séparant la pointe nord de Terre-Neuve, du continent américain, jusqu'au détroit de Hudson entre le 52e et le 60e degré de latitude nord. Ce territoire est en réalité une étroite bande côtière dont la superficie est évaluée à 7.000 milles carrés, et la population à 4.000 habitants, en majorité Esquimaux. Toute la côte, profondément dentelée, est baignée par un courant froid qui descend des mers arctiques en longeant de très près la terre et transporte des glaces flottantes. Aussi la température y est très basse, la moyenne pour juillet est + 10° et pour janvier — 10° à — 20°. L'hiver y est très long, aussi les groupements d'Esquimaux et de blancs, disséminés le long des côtes, sont-ils isolés les uns des autres pendant plus de la moitié de l'année. L'intérieur du pays est boisé et rocheux et après le dégel, vers la fin du printemps, les saumons remontent les cours d'eau pour y déposer le frai. La végétation y est maigre et pauvre comme dans toutes les terres glacées.

Le pays est politiquement contrôlé par Terre-Neuve, colonie anglaise, à gouvernement représentatif autonome. Chaque année, des bateaux spécialement construits partent des ports terre-neuviens pour aller chasser le phoque, sur les glaces flottantes, que charrie le courant du Labrador. Ces animaux élèvent leurs petits sur les glaces. Ils sont tués pour leur graisse et pour leur peau. Ce massacre a lieu au printemps et vers la fin mai-commencement de juin, ces mêmes bateaux partent pour la pêche à la baleine dans les mers arctiques. Aussi la population blanche du Labrador est une population flottante de pêcheurs qui utilisent les quelques mouillages de la côte entre deux campagnes de pêches ; on trouve aussi quelques traitants et missionnaires établis dans le pays.

Ceci établi, il est à mon sens bien évident que la géographie physique du pays explique à elle seule ce fait important : que la terre appartient à tous ou, ce qui revient au même, n'appartient à personne. C'est qu'en effet, l'Esquimau qui se nourrit presque exclusivement de gibier et de poisson qu'il chasse et pêche lui-même, n'a aucun besoin de la terre, dont il ne tire aucune ressource, puisqu'elle est pour ainsi dire incultivable et inexploitable pour lui tout au moins. La saison chaude y est trop courte et l'hiver trop rigoureux. Puisqu'il doit se déplacer continuellement à la poursuite des animaux dont il se nourrit et se vêt, pourquoi voudrait-on qu'il ait jamais eu l'idée de s'approprier un morceau de terre ! Pour en faire quoi ?

Son idée de la propriété s'arrête évidemment à la possession des armes et engins de chasse et de pêche que lui et les siens ont confectionnés, ainsi que les traîneaux et canots qu'ils ont construits, et les vêtements, chaussures et fourrures qui constituent leur garde-robe.

Ajoutez à cela un attelage de chiens et vous avez une idée de ce que possède l'Esquimau. Il n'a que cela, et il ne peut avoir plus, car la nature du milieu spécial où il vit ne lui permet de se fixer nulle part à demeure. Et quand il se met en route il emporte toutes ses richesses avec lui. Le surplus de fourrures et d'ivoire dont il n'a pas besoin est vendu ou plutôt échangé contre des couteaux, harpons, aiguilles d'acier, cordes et autres objets de consommation (biscuits, thé, tabac, sucre) dans les postes de blancs, comme ceux qu'a établis la Compagnie de la Baie de Hudson dans tout le nord du Canada et de l'Alaska. L'Esquimau n'a pas plus besoin d'argent que de propriété foncière. Le fait qu'au Labrador la terre est à tous n'est pas concluant en soi, car s'il en est ainsi c'est qu'en l'état actuel des choses, elle n'a aucune valeur de possession ou d'échange. Le seul obstacle qui jusqu'à maintenant a arrêté l'invasion des blancs est le terrible climat qui paralyse l'activité humaine. Mais lorsque commencera l'exploitation du pays par les civilisés, si jamais elle commence, les lois économiques joueront là, comme partout ailleurs, et l'Esquimau sera refoulé vers les régions encore plus inhospitalières de la côte de l'Ungava.

Je mentionne en passant que la mission Grünfell a fait beaucoup pour l'amélioration du sort des habitants du Labrador. Depuis une vingtaine d'années, dans un but humanitaire et aussi religieux, elle recueille des dons dans les pays du nord de l'Europe (Je n'ai malheureusement plus de documents et j'en parle de mémoire).

Le Groënland, grande île continentale au nord-est du Canada, nous offre un exemple de ce que j'ai exposé sur l'idée de propriété chez ces peuplades primitives. Ce pays n'est habitable que le long des côtes, tout l'intérieur étant un désert de glace, où rien ne pousse ni ne vit. Les Danois établis depuis fort longtemps dans ce pays, en ont le contrôle politique et économique. Le commerce consiste en l'exportation des peaux de phoques et de morses, d'huile de phoque et d'ivoire de morse. Le principal article d'exportation étant la cryolite ou minerai de sodium et d'aluminium, dont vers 1910 on exportait annuellement 10 à 15.000 tonnes aux Etats-Unis. Les Esquimaux se sont groupés autour des comptoirs danois et ont formé de petites villes ; les maîtres du pays leur ont construit des écoles et des églises. Grâce à un climat, un peu moins rigoureux qu'au Labrador, un peu de culture est possible. Les agglomérations humaines sont échelonnées le long des côtes jusque vers le 76e degré de latitude ; l'habitat des blancs ne dépasse pas cette limite vers le Nord. On évalue à une dizaine de milles la population totale du Groënland, dont quelques centaines seulement sont Européens (Fonctionnaires danois, marchands, mineurs). Au delà de la zone de pénétration des blancs, il existe jusqu'à l'extrême nord du pays, des groupements dispersés d'Esquimaux, dont parle l'expédition du Dr Max Maitland et qui, ceux-là, n'ont pas encore subi l'influence du civilisé. Leurs mœurs sont à peu de chose près les mêmes que celles de leurs frères du Labrador. Nomades toujours en quête de la nourriture, ils ne connaissent ni l'argent, ni la propriété, et ceci n'est dû à mon sens, qu'au genre de vie qui leur est imposé par le milieu où ils vivent. L'idée de propriété telle que la conçoivent les civilisés, leur est totalement inconnue, parce qu'ils n'ont aucun intérêt à posséder autre chose que ce qu'ils peuvent emporter avec eux dans leurs traîneaux à chiens et dans leurs petits canots. Ceux qui construisent des maisons en terre ou en pierre, ceux qui élèvent le renne, ceux qui d'après Knud Rasmussen sont, en Amérique, trappeurs, possesseurs de 10 à 14 têtes de rennes et dont le revenu s'élève à 3 ou 4.000 dollars, sont en voie d'évolution, ils ont subi l'influence de l'homme blanc ; leur idée de la propriété s'est modifiée dès qu'ils ont été stabilisés quelque part et ils n'ont pu le faire que là où le climat et les ressources du pays leur ont permis de vivre sur place. C'est le fait géographique d'abord, économique ensuite, qui détermine leur organisation sociale, aussi rudimentaire soit-elle, et c'est ce qu'il faudrait bien comprendre. Les mêmes remarques peuvent s'appliquer aux peuplades d'Indiens qui vivent dans les plaines et les forêts du nord du Canada et de l'Alaska et à tous les groupements d'Esquimaux qui habitent toutes les terres arctiques de ces régions.

Nous allons examiner maintenant la question de l'entr'aide, développée chez eux à un degré considérable. C'est vrai. Mais s'il en est ainsi c'est que sans l'entr'aide, l'Esquimau serait vaincu dans sa lutte inégale contre les forces de la nature. Sa lutte pour l'existence est probablement plus dure que celle d'aucune autre race sur la terre. Il a appris par expérience que seul, isolé, il ne pourrait ni manger, ni se garantir du froid. Il faut s'entr'aider ou périr. Comme il se nourrit presque exclusivement de la viande du phoque, du morse, du renne et de l'ours blanc et qu'il faut chasser ces bêtes, il chasse en compagnie, pour augmenter ses chances de succès, car en cas d'accident, de blessure, de tempête de vent et de neige, plusieurs hommes ensemble résistent là où un seul succomberait. L'entr'aide a été développée chez ces peuplades a un degré qui étonne le civilisé ; *dans les régions glacées elle est une nécessité vitale.* De plus, comme on ne peut accumuler les richesses, l'idée de propriété ne fait jamais commettre à l'Esquimau d'actes antisociaux. Dans quel but en commettrait-il ? Leurs mœurs sont douces et ils sont entre eux fort sociables. C'est en général l'homme qui chasse et qui pêche, c'est lui qui nourrit la famille et les chiens. La femme élève les enfants et les jeunes chiens, prépare et coud les peaux qui servent à l'habillement. Tout le monde aide à la construction des traîneaux et des canots pendant la belle saison. Leurs instruments de chasse et de pêche, leurs outils, leurs armes et leurs moyens de transport sur terre et sur eau sont des modèles d'ingéniosité et de construction solide, quoique rudimentaire. En été il vivent sous des tentes de peaux et en hiver dans des huttes de neige ou *igloos.* Pour s'éclairer, ils brûlent de l'huile de phoque dans des vases de pierre creusée, qu'ils ont fabriqués eux-mêmes. Ils sont plutôt gais de caractère et certainement doués d'intelligence, et l'on est fondé à croire que c'est seul le milieu adverse et impitoyable qui les a empêchés d'atteindre à un niveau plus élevé de civilisation.

De même qu'ils pratiquent l'entr'aide par nécessité, ils pratiquent aussi la polygamie et la polyandrie pour la même raison. Par nécessité on élimine les bouches inutiles : les filles pour lesquelles on ne trouve pas de maris dès la naissance sont ou vendues ou mises à mort. Et cette coutume qui ne tient pas compte de la mortalité infantile raréfie l'élément féminin et engendre la polyandrie. Enfin, la promiscuité forcée dans la vie de famille, fait que les hommes ont plusieurs femmes ou réciproquement les femmes ont plusieurs hommes, suivant les circonstances ou suivant que l'un ou l'autre sexe domine en nombre. Les rapports d'homme à femme sont donc des plus simples et parler de juridiction civile ou religieuse à cette occasion me paraît un peu puéril, puisque chez ces primitifs il n'existe de juridiction d'aucune sorte, tant qu'ils n'ont pas été touchés par la civilisation. Si les enfants suivent toujours la mère, en cas de séparation, c'est sans doute parce que c'est elle qui les porte sur son dos, dans un sac de fourrure, aussi longtemps qu'ils ne sont pas assez forts, ni assez résistants pour voyager, attachés sur le traineau, sans risquer d'être gelés.

La consanguinité même la plus proche n'empêche pas les Esquimaux d'être un peuple fort et sain, sans tares mentales. C'est encore vrai. Mais il faut ajouter que la sélection naturelle s'exerçant librement, enlève tous les individus trop faibles pour résister aux dures conditions d'existence. Pour survivre il faut être sain et fort et la vie qu'ils mènent ne fait encore que les développer physiquement et les endurcir. Ceux qui deviennent inutiles à la communauté, vieillards, infirmes de naissance ou à la suite d'accidents, sont abandonnés car on ne peut se charger d'eux. Pour l'endurance, la résistance et la sobriété, ils sont bien supérieurs aux blancs, et il en est de même pour les chiens. Ils n'ont pas été comme les civilisés, amollis par des siècles de bien-être et de confort. Etant restés plus près de la nature, ils sont plus forts que nous, physiquement. Ils n'ont pas de médecins et pas de médicaments. Mais leur nombre reste stationnaire et tend seulement à s'accroître là où les conditions d'existence leur ont été adoucies par l'homme blanc.

Bien que se nourrissant presque exclusivement de viande crue, et qu'ils soient presque des carnivores, ils sont très doux de caractère et pas du tout féroces. (Je livre ceci aux méditations des végétariens). Ils disent que seule la viande chaude et saignante du phoque et du morse, les nourrit et les réchauffe, et ils la dévorent avec avidité. Mais s'ils peuvent manger gloutonnement, ils peuvent aussi subir des jeûnes auxquels ne résisterait pas un homme blanc. C'est dans les périodes de famine, qu'ils deviennent par nécessité anthropophages.

Maintenant quant à la question : Peut-on vivre sans autorité ? C'est autre chose.

Je considère en effet que l'Esquimau n'est pas agent libre et qu'il n'a pas plus choisi délibérément et sciemment son genre de vie, que son genre d'organisation sociale. C'est le milieu qui l'a fait ce qu'il est, sans plus. S'il vit sans connaître l'autorité organisée, la propriété, l'argent, la religion cultuelle, le gouvernement, cela ne prouve pas grand chose, car l'environnement physique où il vit est bien trop différent du nôtre pour qu'il soit possible de faire un rapprochement de comparaison ayant une valeur réelle et irrécusable. Ce n'est pas plus dans les régions arctiques que dans les régions tropicales ou équatoriales que se sont développées les civilisations qui ont précédé la nôtre et dont nous avons hérité, mais dans les régions tempérées du globe. Dans toutes les zones terrestres où l'emprise du milieu était plus forte que la réaction humaine, l'homme n'a pu arriver qu'à des rudiments de civilisation et d'organisation sociale. C'est le fait géographique d'abord, économique ensuite, qui a déterminé l'évolution sociale dans un sens plutôt que dans un autre. Vouloir dire plus, au moyen d'exemples comme celui qui fait l'objet de cette étude, c'est tomber dans le domaine de l'hypothèse et de la spéculation pure.

A. Scott.

# Réalités, Vérités

Pour pallier les fautes des dirigeants pendant la guerre il faut des traîtres. On en invente. 1870 a eu Bazaine. 1914 a eu Malvy, Caillaux, Guilbeaux et d'autres de moindre envergure.

Des camarades vous demandent des articles. On leur envoie tout ce qu'ils veulent. Et puis, un beau jour, ils cessent brusquement de vous écrire. Ce qui est intolérable, c'est qu'on ne sait jamais pourquoi les gens vous en veulent. Après s'être servis de votre nom, ils vous lâchent (salement). De tels procédés conviennent à des bourgeois, non à des anarchistes. Bizarre! bizarre!

Préoccupés uniquement de se faire valoir, et non de faire valoir des idées, certains camarades introduisent dans la discussion un esprit querelleur, chamailleur, qui n'a rien à voir avec l'esprit critique. Ils vous cherchent chicane, c'est tout. Venez-vous d'exprimer une théorie en public, ils demandent la parole pour vous confondre! D'un ton tranchant et autoritaire, ils affirment les pires billevesées, essayant de vous éclabousser avec leur pseudo science. Ces « mauvais coucheurs » veulent faire croire à vos auditeurs qu'ils vous ont « collé », en exposant à leur tour des théories auxquelles ils n'ont rien compris. Si vous les poussez dans leurs derniers retranchements, ils disent, pour se tirer d'affaire, qu'ils ne concluent pas. Ils veulent se faire passer pour très savants et vous faire passer pour un ignorant, quêtant des applaudissements qu'ils obtiennent parfois, en parlant plus fort que vous. Ils manquent évidemment de tact et ne prouvent guère leur intelligence.

Certains camarades qui se prétendent libérés affirment sur un ton sentencieux des idées saugrenues, qui n'admettent point de réplique, et qu'il faut accepter les yeux fermés. Ils introduisent dans la discussion la méthode dogmatique, la pire de toutes, qui n'expose ni ne propose, mais essaie d'en imposer aux individus. Ces camarades ne cherchent qu'à vous rabaisser quand vous consentez à les écouter. Comme vous n'employez point la méthode, vous semblez avoir tort : l'adversaire triomphe, applaudi par les imbéciles.

Pour trouver un esprit indépendant, a-politique et a-mufle, ennemi de la violence, ni fanatique ni sectaire, il faut chercher longtemps. On trouve plus facilement des êtres aigris et insociables, qui ne sont guère sympathiques.

Certains anarchistes sont peu intéressants.

Les anarchistes sont des hommes, et, comme tels, sont sujets à l'erreur.

Les « crasses » que se font entre eux les anarchistes, se jalousant et cherchant à se nuire par tous les moyens, négligeant d'insérer dans leurs journaux des communications ou l'annonce d'une conférence, de façon à ce que la salle soit aux trois quarts vide, ou bien encore une réponse à une insulte, etc... etc... ne diffèrent en rien des « crasses » que se font les bourgeois, cependant plus solidaire, et se soutenant quand ils sont attaqués. Les milieux anarchistes sont hélas! comme tous les milieux, pourris de préjugés et de mauvaise foi.

Les anarchistes sont enclins, comme tout le monde, à des mouvements d'humeur, ils sont susceptibles, et même haineux. Vous les voyez, pour une peccadille, devenir d'amis ennemis. Certains ont la cervelle vraiment compliquée : on se demande s'ils possèdent toutes leurs facultés. Les relations qu'ils ont entre eux sont souvent difficiles et désagréables. Pleins de méfiance les uns pour les autres, ils deviennent soupçonneux, et finissent par se rendre la vie insupportable.

Quand on fait appel à des souscripteurs pour la publication d'un livre, on est étonné de ne pas voir des amis vous répondre avec empressement, occasion pour eux de vous exprimer leur sympathie, ou leur reconnaissance. Il est de pauvres diables momentanément gênés, qui sont excusables. Mais les autres? Pourquoi font-ils la sourde oreille? L'heure est venue cependant pour eux de vous témoigner autrement qu'en paroles leur admiration. Ils se dérobent. On attendait mieux d'eux, surtout de ceux qui vous doivent quelque chose, auxquels vous avez prouvé votre désintéressement en mainte circonstance, en écrivant sur eux des articles, leur faisant connaître des gens, etc... Il est vrai qu'il ne faut pas trop compter sur la reconnaissance des individus. *Aux souscriptions on connaît ses amis.*

Quand on parle de tel écrivain, la première idée qui vient à l'esprit, devant ses palinodies et son agitation pseudo littéraire, est celle-ci : « Quel farceur! Comment de pareils individus peuvent-ils être pris au sérieux? »

Il est triste de penser qu'une « Idée » n'est pas mieux soutenue, pécuniairement et moralement, par ceux qui en vantent l'excellence sur tous les tons.

Que penseriez-vous d'un camarade qui, ayant imprimé pendant des années vos articles dans son journal, vous ferait ensuite injurier dans un autre journal succédant au premier et dirigé par lui? Vous diriez : « C'est un mufle! » et vous auriez raison. C'est ainsi qu'agissent certains camarades, en guise de remerciement, laissant le soin de vous salir à quelque énergumène voulant se rendre intéressant.

Gérard de Lacaze-Duthiers.

# Le problème social

## et le principe du coût comme limite du prix

Selon Josiah Warren voici quel est le problème social à résoudre sous ses différents aspects :

1. Rémunération juste, convenable et légitime du travail.
2. Sécurité de la personne et de la propriété.
3. Maximum de liberté praticable pour chaque individu.
4. Economie dans la production et les usages de la richesse..
5. Faciliter à chaque individu la possession du sol et de toutes les autres richesses naturelles.
6. Faire que les intérêts de tous coopèrent avec les intérêts de chacun, et leur prêtent assistance au lieu de se heurter et de se contredire.
7. Détruire les éléments de discorde, de guerre, de méfiance et de répulsion; établir à leur place une mentalité prédominante de paix, d'ordre et de sympathie sociale.

Selon lui également, les principes suivants offrent les moyens de solutionner la question :

1. Individualisme.
2. Souveraineté de l'individu.
3. Le coût comme limite du prix.
4. Un agent de circulation basé sur le prix du travail.
5. Adaptation de l'offre à la demande.

Pour ce qui concerne le « principe du coût comme limite du prix », le principe contraire sur lequel la propriété repose tout entière et qui sert de base à toutes les affaires qui se concluent dans le monde, c'est que « la valeur est la limite du prix » ou comme on l'énonce dans l'argot commercial « une chose vaut ce qu'elle rapporte ». Entre ces deux principes si ressemblants que la différence en les énonçant retiendrait à peine l'attention si on n'y insistait pas de façon spéciale, entre ces deux principes se trouve l'abîme qui sépare :

le système de cannibalisme civilisé en vertu duquel les multitudes sont impitoyablement réduites en poussière pour favoriser l'accumulation des richesses d'un petit nombre,

du règne de l'équité, de l'équitable rémunération du travail, de l'indépendance et de l'élévation de l'humanité toute entière.

Il n'y a rien d'apparemment plus innocent, inoffensif et équitable que cet énoncé que « une chose doit rapporter ce qu'elle vaut ». Et, cependant cette phrase masque la fausseté la plus subtile qu'il ait jamais été donné au génie humain de découvrir et de dénoncer — une fausseté qui a produit plus de mal que toutes celles dont l'intelligence humaine a été obscurcie jusqu'ici.

Comme Warren l'a démontré « considérée au point de vue des principes scientifiques la valeur n'a quoi que ce soit à faire avec la fixation du prix auquel un article doit être cédé ». Le *coût* est la seule limite équitable et par « coût » on entend la somme de travail consacré à sa production ; cette mesure étant mesurée elle-même par le caractère pénible ou répugnant du travail accompli.

Stephen Pearl Andrews.

# La question sexuelle

## CHEZ LES PETITS ENFANTS

Depuis l'interprétation géniale que Rousseau a donnée de l'âme de l'enfant, de son anatomie et de sa valeur, depuis que Frœbel a reconnu intuitivement l'autonomie de l'évolution du petit enfant, par opposition à la maturité de l'enfant-écolier, depuis les découvertes expérimentalo-psychologiques du dernier siècle, il n'est pas un éducateur sérieux que n'ait pas frappé la particularité de l'âme du petit enfant. Tous maintenant considèrent celui-ci comme tout à fait différent de l'enfant proprement dit.

Nous savons que le petit enfant est profondément impressionné par les personnes et les choses du monde qui l'entoure ; que, grâce à sa capacité extraordinaire d'imagination, il le doue de vie intérieure et le métamorphose. Nous savons également que l'enfant réagit fortement, à la façon d'un moteur, et que toutes les impressions qui affluent en lui, il les transforme en mouvement et en activité. Mais ce dont ne se préoccupent pas les éducateurs de petits enfants — parents, nourrices, institutrices d'écoles maternelles — ce dont il n'est pas question dans les écoles où se forment les institutrices d'enfants du premier âge, c'est l'existence, chez eux, d'une vie sexuelle puissamment imaginative et clairement manifestée; c'est l'étude des réactions nécessaires à ce complexe sentimental.

Pour rester fidèle à la tradition, on ne parle pas de ces choses — on repousse avec discrétion et raideur toute curiosité, toute manifestation de l'enfant dans cette direction. Comme en ce qui concerne tout ce qui a trait au sexuel, on croit, en réprimant, en décourageant, en interdisant toute investigation ultérieure, se débarrasser de toute question importune et ennuyeuse. On considère l'enfant comme un neutre, un asexué, quitte à lui rappeler son sexe au moment opportun — ou inopportun — par des phrases comme celles-ci : « Une petite fille ne fait pas ça » — « Un petit garçon ne joue pas avec des poupées, c'est bon pour les petites filles ».

Il y a des parents qui n'ignorent pas l'importance que laissent les impressions chez les enfants du premier âge. Malgré cela, ils se livrent naïvement à des manifestations sexuelles en présence de leurs enfants et se tranquillisent en se disant : « Bah! l'enfant est encore bien trop petit pour comprendre ». Jamais le petit enfant ne s'assimile ces impressions intellectuellement; il les enregistre en son inconscient; puis, à un moment quelconque, lorsqu'une occasion se présente, il les transpose dans sa conscience en les associant souvent si étrangement qu'elles conduisent à des manifestations affectives des plus inexplicables.

Des expressions d'adultes, non comprises au moment où elles sont prononcées, sont retenues et assimilées par l'enfant qui s'inquiète, inconsciemment, de ces expressions qu'il n'a pas comprises et les interprète conformément au stade d'évolution où il se trouve, le stade infantile primitif. C'est ce phénomène qui explique, dans le domaine sexuel, une résurrection de mœurs et d'habitudes du passé, que presque généralement nous considérons aujourd'hui comme perverses.

La crise des logements actuelle oblige les hommes à une vie en commun très resserrée. Chez les prolétaires, chez de nombreux petits et moyens bourgeois, l'enfant participe à tous les détails de la vie diurne et nocturne, les enfants en bas âge partagent souvent la couche de leurs parents. Qui s'étonnerait ensuite de l'instabilité, de la nervosité, de l'âme divisée de notre jeunesse? Ou de la précocité sexuelle du siècle? Chaque âge a son histoire qui lui est propre et qui requiert de nouveaux arrangements de vie commune. Or, nous faisons comme si le trot des périodes d'autrefois convenait à notre « psyché ».

L'éducation autoritaire unilatérale qui règne encore aujourd'hui dans de nombreuses sphères et qui correspond à la méthode absolutiste du XVIIIe siècle, est un phénomène d'atavisme qui ne peut qu'être très préjudiciable à la vie sexuelle. Elle ne permet à l'enfant aucune réaction qui soit conforme à sa nature; elle vise, par une sujétion sévère et rigide, à le « bien élever conformément aux formes et aux habitudes de la vie bourgeoise » toute réaction qui point en lui en est immédiatement paralysée. C'est cette éducation qui mène à l'homme déformé de nos jours, qui flaire dans tout ce qui est naturel un danger et une immoralité; alors qu'il se justifie éthiquement dans la double morale et dans le parler équivoque qui dominent en matière sexuelle.

Si nous n'étions pas aussi déformés, nous considérerions comme inoffensive la tendance de l'enfant à prendre comme but de jeu ses organes sexuels, Nous y verrions une aspiration à l'amusement, à la connaissance de son corps, à occuper ses mains et les extrémités de ses membres. Cette aspiration, cette impulsion, nous l'orienterions dans une direction convenable par l'emploi d'un matériel varié, sans forme définie que nous placerions à sa disposition pour en user en toute liberté. Aucune chambre d'enfant ne devrait manquer de sable, de pâte à modeler, de crayons noirs ou de couleur, de papier blanc ou nuancé. Les occupations que permet ce matériel donnent aux impulsions sexuelles grandissantes un déversoir et un soulagement. Je crois aussi que les poupées, aussi bien pour les petites filles que pour les petits garçons, remplissent le même but. Qu'on observe — sans être aperçu — comment les petits enfants se conduisent à l'égard de leurs poupées. Il y a dans leur façon d'être bien autre chose que de la tendresse et de l'amour maternel ou paternel inné! Prétendre le contraire est pure idéologie bourgeoise!

Dans presque toutes les écoles maternelles, il est habituel de parquer les enfants en divisions pour leur faire accomplir à un moment donné une besogne déterminée. — Je ne parle pas ici des occupations à la maison, nécessaires, avec un but intime évident, qui correspondent aux forces de l'enfant et qui lui sont d'une certaine assistance. — Le petit enfant n'est nullement un être collectif. Il se rebelle contre cette obligation à l'œuvre en commun. Son opposition peut être brisée par la manière forte ou par la manière douce. Mais, dans l'un et l'autre cas, il en résulte une persistance intérieure de la révolte qui peut se traduire, suscitée par une intervention personnelle, en une excitation d'ordre sexuel. Il est vraisemblable que plus la résistance a été brisée sans qu'on s'en aperçoive, plus est grand le danger de la transposition.

Le petit enfant éprouve le besoin de vivre, d'une façon quelconque, d'une vie originale. Il se sent faible par rapport au monde des adultes, très souvent en état d'infériorité par rapport aux choses. Si nous ne donnons pas à l'enfant une ambiance qui réponde à ses nécessités et à sa taille — tables et sièges bas, matériel accessible à la conformation de ses membres, etc. — si nous ne lui donnons pas des objets dont il se puisse rendre maître; si nous ne lui trouvons pas des camarades de jeu appropriés à ses besoins d'échange organique, alors le sentiment qui le domine cherchera une autre issue. S'il est soumis à l'activité plus forte d'enfant « plus homme » qu'il n'est, le sentiment dominant se transformera très rapidement en haine, en jalousie, et incriminera les personnes de son entourage immédiat dont il croira avoir à se plaindre. Là encore, la sexualité comme force impulsive intérieure, sert de mesure. Il n'est pas rare de rencontrer chez les petits enfants de la haine et de la jalousie à l'égard de leurs parents; comme il n'est pas rare d'y découvrir une passion amoureuse d'ordre sensuel à l'égard de ceux qui les ont procréés. Seulement, leurs sentiments demeurent ordinairement cachés aux profanes.

La période du bas âge n'est pas le temps de la scolarisation systématique de l'intelligence. Psychologiquement parlant, il ne vaut rien d'en appeler à une surconscience au-dessus des forces de l'enfant, chez lequel les capacités de concentration se développent si lentement. Le danger, c'est que le monde connu des représentations absorbe celui encore inconnu de l'inconscient et avec lui la force de vie intérieure *si particulière* à l'enfant. Le petit enfant leur doit sa formation originale. Souvent il est lui-même surpris de ses dessins et de ses barbouillages, où il lui arrive d'apercevoir quelque chose qu'il ignorait encore. Il faut le dire clairement : la scolarisation unilatérale de l'intelligence et la place privilégiée accordée à la surconscience, non seulement peuvent entraver la vie intérieure de l'enfant, mais il est certain qu'elles ont une répercussion désastreuse sur la manifestation de son esprit créateur et tendent à ruiner le monde de sensations naïves où évolue le petit enfant. L'œuvre psycho-analytique consiste à refouler ces tendances destructives et à essayer de pénétrer le monde de l'inconscient. Naturellement, la capacité *préventive* de l'éducateur joue là un rôle important.

La vie de rêve du petit enfant peut nous fournir d'intéressantes clartés sur ses désirs, ses aspirations, ses inclinations. Cependant, il est nécessaire de connaître les évènements quotidiens de sa vie et savoir interpréter ses songes de façon judicieuse. Lorsqu'on connaît la symbolique des rêves, on est stupéfié de la fréquence des réminiscences des âges préhistoriques. Il est compréhensible que les contes universels soient un moyen d'éducation d'une grande valeur ; ils ont leur source dans l'enfance de la race et font surgir les expériences spirituelles enfouies dans le subconscient de l'enfant. Ce sont les éveilleurs et les formateurs des énergies humano-infantiles. Mais ils n'opèrent pas toujours de façon bienfaisante : ils libèrent également l'infernal qui gît en l'humain.

La vie sexuelle du petit enfant nous est encore un livre fermé de sept sceaux. De temps à autre, ce livre s'ouvre pour nous et nous pouvons y jeter un regard. Mais ces rares moments nous montrent une expérience spirituelle d'une profondeur et d'une étendue telles qu'ils nous poussent à des recherches ultérieures. C'est cette *volonté de recherche* qui est indispensable à toute éducatrice. Elle est plus importante que les sciences dénommées exactes.

(Adapté de l'allemand de Henny Schumacher).

L'abonnement nous est plus profitable que l'achat au n°

# Mon Credo (1)

VI

Si la quantité de matière vivante est invariable, la masse totale que représentent les organismes sera forcément limitée ; le nombre des organismes sera plus grand s'ils sont de petite dimension ou plus petit s'ils sont de grande dimension. Cette masse de matière fut au commencement distribuée entre des êtres de très petite dimension et inférieurs ; ensuite, elle fit partie des organismes de plus en plus parfaits des époques géologiques d'autrefois ; actuellement, une partie relativement considérable de cette masse constitue l'humanité.

Il est donc clair que le nombre de certains organismes ne peut augmenter sans que pour d'autres, il y ait compensation, diminution correspondante.

Voilà la véritable cause de la concurrence vitale dont on a tant parlé, mais dont on n'a pas fourni jusqu'ici la véritable explication. Si les organismes pouvaient se sustenter avec des matières inorganiques à l'exception de l'azote (nitrogène) et se les assimiler en quantités indéfinies, il n'y aurait pas de limite à leur multiplication tant que durerait la matière disponible. Mais il n'en est pas ainsi, la quantité de matière vive étant limitée par la quantité de nitrogène (azote) disponible, les organismes peuvent seulement se nourrir aux dépens de la matière organisée et organisable : de là la concurrence vitale. Certains êtres doivent succomber pour que les autres puissent vivre libres.

* * *

La vie, dans son ensemble, est une somme de mouvement invariable, toujours la même, réalisée soit par une immense quantité d'organismes, soit par un nombre d'organismes beaucoup plus restreint.

La quantité de mouvement vital est invariable et indestructible. Les cataclysmes, les épidémies, etc., sont sans aucune répercussion. La destruction immédiate de quelques êtres a pour conséquence une augmentation proportionnelle et immédiate d'autres êtres.

La mort est une cessation du mouvement vital et elle ne peut être que partielle ; elle affecte seulement l'individu et très souvent une portion seulement de son organisme.

Dès lors qu'il est placé dans des conditions et des milieux favorables, on ne saurait admettre la mort du protoplasme que par le contact de corps qui le détruisent, de véritables poisons qui provoquent la dissociation de ses éléments, ou de mouvements qui le dissolvent.

Les êtres, sous leur forme la plus simple et la plus primitive — la mono-cellulaire — sont immortels ; ils vivent pendant tout le temps qu'ils se trouvent en un milieu favorable à la continuation de leurs mouvements. Ils meurent seulement en se dévorant les uns les autres ou en s'empoisonnant avec les produits de leur désassimilation. Les microbes de la craie qui se rencontrent dans des couches qui remontent sûrement à des millions d'années, sont ou vivants encore ou susceptibles d'être ramenés à la vie.

* * *

Les organismes les plus compliqués ne sont pas des individualités parfaitement autonomes; ce sont de grandes agglomérations ou colonies d'organismes simples, distribués en groupes qui accomplissent différentes fonctions nécessaires à la conservation du mouvement (la vie) de l'ensemble.

Ce que dans les êtres polycellulaires nous appelons « mort », est une cessation des fonctions qu'accomplissent, pour le maintien de l'organisme, un ou plusieurs groupes de colons. La décomposition cadavérique n'est pas le résultat de la mort ou de la cessation du mouvement vital, mais de la multiplication immédiate des microorganismes qui désorganisent, détruisent la colonie et finissent par s'empoisonner elles-mêmes avec leurs propres secrétions. La mort que nous appelons « naturelle » est la cessation du mouvement de la colonie, produite par la paralysie dans le fonctionnement de ses agglomérations distinctes.

Nous, êtres humains, nous ne sommes pas des individualités autonomes, constitués que nous sommes par des colonies d'organismes en nombre infini ; notre individualité collective ne meurt pas avec nous, car nous la transmettons à nos successeurs. Nous ne constituons pas non plus des collectivités indépendantes, parce que nous sommes la continuation de nos prédécesseurs, à partir des premiers « basibes », un agglomérat de tous sans exception, car la quantité de matière vivante étant toujours la même, elle a passé successivement par toutes les formes d'organismes se perfectionnant graduellement en une série infinie d'évolutions.

En se prolongeant dans le temps, les lignes philogénétiques des divers organismes existants constituent des moules indestructibles où vient se mouler la matière organique au fur et à mesure qu'elle se détache de l'ensemble amorphe.

* * *

La diversification, la complication, le perfectionnement des organismes se réalise par une adaptation constante au milieu, lequel évolue sans cesse.

Le mouvement fonctionnel vers l'adaptation se localisant en des régions déterminées de l'organisme, provoque la formation graduelle des organes destinés à remplir les nouvelles fonctions objets de l'adaptation. Ces organes, obéissant au mouvement concentrant, apparaissent dans les générations successives à un âge toujours plus tendre, deviennent de plus en plus précoces, jusqu'à ce qu'ils s'implantent dans la période embryonnaire. Il en est de même avec les caractères psychiques : intelligence, mémoire, sentiments, idées, langage, connaissances, etc. C'est une involution continue et successive élevant les fonctions à l'état potentiel.

Le maximum de potentialité est inclus, enveloppé dans le germe, lequel concentre le mouvement involutif de toutes les générations qui nous ont précédés.

Durant l'existence individuelle, l'organisme déroule en sens inverse, c'est-à-dire « radiant » et dans un espace de temps infiniment court, toutes les étapes parcourues par nos ascendants, du basibe à nos procréateurs. C'est l'ontogénie répétant la philogénie.

Dans l'ordre psychique l'apparition par radiation des caractères assimilés par les générations précédentes porte le nom d'*instinct*. Dans la nature, l'exemple le plus typique, le plus admirable est celui de l'abeille.

Ce progrès vers la concentration, vers l'involution successive des caractères et des qualités qui s'acquièrent au cours du mouvement fonctionnel, suivant une marche que rien ne peut interrompre, fait que l'homme des siècles à venir viendra au monde, sur la scène de la vie, avec toutes nos connaissances incluses, latentes en la forme potentielle que nous désignons sous le nom d'*instinct*.

(*A suivre.*) Florentino Ameghino.

(1) Voir *l'en dehors* n°s 47, 48, 51, 52, 53.

# Débrouillons-nous!

## Souvenirs d'un " débrouillard "

Au temps où je courais les routes en guérissant les corps aux pieds, j'ai rencontré bien des genres de « forains ». L'un vendait je ne sais quelle mixture faite d'alcool de menthe mélangé avec de l'eau et peut-être du menthol : ça guérissait tout; c'était à la fois tonique, hygiénique, préventif. Un autre s'intitulait poète : il avait collectionné tous les quatrains vantant les qualités du Savon du Congo ou autres spécialités qui faisaient alors une réclame monstre : il s'amenait chez un commerçant bien en vue et en train de faire fortune ou... faillite, dans tous les cas désirant se faire mousser ; il lui arrangeait un quatrain, soi-disant original, relatif à son genre d'exploitation, que le négociant dont s'agit achetait relativement cher. J'ai ouï dire que cette petite industrie permettait à notre rimeur de vivre assez grassement...

J'ai connu des copains des deux sexes qui contaient la bonne aventure : cartomancie, chiromancie, phrénologie, marc de café, aucun art divinatoire ne leur était étranger.

On me dira que ce n'est guère anarchiste et qu'il serait plus utile de s'employer à décrasser les cerveaux. Il y a le pour et le contre. Après tout, c'est sa salive que l'on vend ; en somme, on ne fait travailler personne pour son compte ; on reste indépendant du patron. Et il y a les joies du métier. Par exemple dans le cas du diseur de bonne aventure à qui tendent leur main la vierge ingénue à l'œil pâle qui redoute ce que lui réserve l'avenir, l'amante un peu plus expérimentée qui voudrait que s'intensifie son bonheur, la délaissée qui se lamente, la femme d'âge mûr dont les sens ont toujours vingt ans. Chez toutes celles-là, il s'agit d'entretenir l'espérance, d'alimenter le rêve, de chasser l'inquiétude, de bannir la tristesse... En les laissant en proie à leurs préjugés... hélas... mais n'est-ce pas une œuvre humanitaire qu'on a accomplie?

Le soir arrive, on a rassuré, contenté, débité de l'illusion. On goûte un repos somme toute bien acquis. Qu'est-ce qui empêche alors de faire de la propagande : distribuer des brochures, des journaux, des tracts! Il n'y a qu'à changer de rue, si l'on se trouve dans une ville; de patelin, si l'on vagabonde par la campagne...

Alexandre.

# L'Anonyme

*Qui appelle-t-on par leur nom? Qui seront recensés? Les rois et les empereurs et les autres morts. Les vivants sont. Les vivants vivent, mais personne ne les dénomme. Moi, — qui me connaît? Qui me nomme?*

*Et n'eussé-je pas, — moi l'anarchiste, — moi l'ignoré — avec cent autres ignorés de mon espèce. Et n'eussé-je pas toute une vie durant parlé, veillé, agi que vous n'eussiez vous, jeté, aucune eau sur le feu. Les noms sont morts. Les anonymes sont éternels.*

*Du monde et de la mort affranchi, libéré de l'humain et consacré à l'humain. C'est la liberté, ami, c'est la liberté.*

*Point de nom. Laissez-moi être anonyme. Mais l'action est vivante.*

*L'action demeure. L'action persiste. L'acte est éternel. Le geste est vivant. L'action engendre d'autres actions.*

*Herbert KRANZ.*

# L'expérience personnelle

*Dédié à mon ami Lucien Mével.*

Simplifiez toujours sans jamais compliquer.
Emile Coué.

Rien ne vaut dans la vie l'expérience personnelle ; certes l'expérience impersonnelle est un point de repère, mais s'y fier c'est rentrer dans le labyrinthe des impossibilités...

Du manque d'initiative résulte la méfiance ; au contraire l'initiative engendre la vraie confiance, et cette dernière incite à l'expérience.

L'émancipation, pour être base et but de l'unité humaine, exige l'équilibre instable dans les extrêmes, afin d'éliminer le dualisme inconscient et néfaste au développement de l'harmonie de l'individu.

Chaque initiative se relative à l'état d'autoconscience de l'expérimentateur; son succès, comme son insuccès, favorise l'expérience personnelle qui s'accroît en raison de la progression des initiatives.

Le problème de la vie belle, heureure, libre, se résout au jour le jour. Que dis-je? Minute par minute, car chaque instant est précieux pour qui sait vivre...

Vivre pleinement : à mon avis, c'est goûter l'instant qui passe — sans retour — en capter le parfum pour l'exhaler à tout vent... c'est ce que j'appelle créer son ambiance personnelle.

Au milieu de la pourriture des temps présents (1925), il me semble utile et agréable de respirer la bonne odeur de la nature libre...

Liberté d'expérimenter par et pour soi-même en tous domaines, afin qu'en résulte naturellement pour l'individu et pour l'ensemble le règne de l'*injalousie*, voilà un bon antidote contre la maladie sociale, car en extirpant ce chancre, la *jalousie*, la santé intégrale pointera à l'horizon, un nouvel horizon jusqu'à ce jour caché aux pauvres yeux malades des humains.

Ovide Ducauroy.

# Croquignoles

### *Ah non! pas sur le même plan...*

*Une revue anarchiste espagnole annonce qu'un communiste anarchiste, notoire jadis, français, et radoteur, va publier ses mémoires sous le titre de :* Quarante années de propagande. *Les individualistes sont traités comme personne n'en saurait douter quand on connaît le compilateur. Ils sont tous de la police ou peu s'en faut, bien entendu.*

*L'article d'où j'extrais ces renseignements raconte que dans l'organe collectiviste de Barcelone* El Productor, *on stigmatisait en 1897 les communistes antiétatistes avec des termes semblables à ceux que le communiste (?) dont il s'agit se sert à l'égard des individualistes. Et qu'on excommunia Ravachol, au nom du collectivisme, de la même façon dont plus tard, on excommunia Bonnot, au nom du communisme.*

*L'auteur de cet article remarque, en passant, qu'il échet aux intéressés, et il cite l'un de nous, de discuter la véracité des assertions produites par ce radoteur hors-cadres. Mais non, Urales, celui-là ne polémiquera ni ne controversera avec lui. Que peuvent bien lui faire les âneries que peut débiter sur les individualistes un communiste, qui poussa à la roue du char de* l'union sacrée, *à l'abri du danger bien entendu, de par son âge et sa résidence, dans le même temps que lui, individualiste, et pour fait d'antimilitarisme, avait à choisir en Maison Centrale, entre crever de faim ou se nourrir d'une pitance où grouillaient les vers. Les plans où évoluent ces deux hommes sont aussi distants l'un de l'autre que l'est l'huître de la mouette.*

*CANDIDE.*

# Notre Point de Vue

**La disparition du « Libertaire » quotidien. — Connais-toi toi-même. — Encore l'anarchisme alimentaire. — Où Lacaze-Duthiers est pris à partie. — Les radotages de M. de Cromagnon. — Les anarchistes et les syndicats. — Qu'est-ce que l'émancipation sexuelle ?**

Je déplore la disparition du *Libertaire* comme quotidien, qui répondait à un besoin. Certes, il n'était pas toujours fait comme nous, nous l'aurions souhaité, il ne me plaisait pas chaque jour, il ne palpitait pas comme nous l'aurions voulu, mais qui pourrait oublier les campagnes qu'il a menées en faveur de Sacco et de Vanzetti et de bien d'autres ? Les anarchistes sont exposés à un point tel aux rigueurs de la vindicte bourgeoise, aux calomnies des partis politiques qu'un quotidien leur est nécessaire où ils puissent trouver un appui et une défense. A condition, bien entendu, que cet appui et cette défense soient accordés à tous, même quand le geste qui les provoque demeure incompréhensible aux profanes.

J'ai montré ma sympathie au *Libertaire* quotidien en y collaborant jusqu'au dernier jour. Je n'aime pas les rats qui fuient les navires dont ils sentent la disparition proche. Depuis quelques mois, je m'abstenais d'envoyer des articles de doctrine, car je ne voulais pas entraver l'orientation seconde manière du *Libertaire*. J'étais d'ailleurs curieux de savoir l'aboutissant de cette nouvelle orientation ; seulement je pensais que les pointes contre les individualistes n'étaient pas de mise dans un journal qui ne peut subsister que par l'apport des gros sous de tous les membres de la « grande famille » anarchiste, même de ceux qui ne peuvent se regarder qu'en chiens de faïence.

Ces questions de détail sont de minime importance, après tout, mais la disparition du *Libertaire* pose une question : l'Union anarchiste a-t-elle bien compris la psychologie du tempérament anarchiste français ? Je crois connaître ce tempérament, même quand il s'étiquette communiste : il répugne à l'embrigadement, il est frondeur, il est individualiste enfin. L'anarchisme n'étant, ne pouvant être un parti, c'est de la périphérie ou de la cellule que part l'initiative anarchiste, non du centre. On peut distribuer des journaux, des tracts, des brochures, soutenir financièrement des œuvres anarchistes sans s'être fait jamais connaître, sans avoir jamais fréquenté un groupe ou entendu un seul causeur ou orateur anarchiste.

Une association d'action et de propagande comme l'a voulu être l'Union anarchiste manque son but, si elle laisse en dehors d'elle les meilleurs, les plus énergiques des propagandistes, « ceux qui ont fait leurs preuves ». La formule est à trouver qui les réunisse sans empiéter sur leur autonomie et la première condition c'est qu'au sein de cette association, ils ne se trouvent ni dépaysés ni traités en parents pauvres.

***

Le prochain numéro contiendra un article profond et fouillé de notre collaborateur Camille Spiess, en réponse à celui du docteur Choubersky : « Connais-toi toi-même ». Ici, à *l'en dehors*, nous considérons l'homosexualité comme une question d'ordre exclusivement personnel, qui ne concerne que l'homosexuel lui même, comme de pratiquer une alimentation quelconque ou de s'en abstenir. Peu nous importe que telle ou tel camarade soit buveur d'eau ou consommateur d'hydromel, assimilateur de choux ou de lamproies, homosexuel ou hétérosexuel, ce qui m'intéresse en elle, en lui, c'est l'anarchiste, l'individualiste anti-autoritaire.

***

Le camarade Terano me communique quelques impressions qu'ont fait naître mes réflexions sur la conception ascétique de la vie « J'ignore, dit-il, si vraiment, il existe des individus qui pensent qu'il s'agit d'être antitabagiste, abstinent, frugivore ou végétalien pour être éminemment sociable ; pour ma part, je sais qu'un juge d'instruction ou un « flic » peut être buveur d'eau ; à ce compte-là je préfère le copain anarcho qui boit du vin » et il ajoute plus loin : « cependant, aimant la vie libre et belle, sans dogmes ni morales officielles, je ne veux pas l'enlaidir par ces faux besoins qui rongent l'organisme et en diminuent la vitalité. Etre abstinent, antitabagiste, frugivore, végétalien, végétarien n'équivaut donc pas pour moi à un renoncement, attendu qu'en pratiquant cette façon de m'alimenter, je ne me prive pas de ce qui n'est nécessaire pour vivre conformément aux besoins naturels de mon organisme ».

D'accord, mais Terano oublie que la laideur de vivre et la détermination des besoins naturels de l'organisme demeurent affaire d'appréciation individuelle. D'ailleurs, je viens de parcourir le *Néo-Naturien*, revue qui m'est personnellement très sympathique ; j'y vois des allusions à des coups de poignard dans le dos, à des « débrouillards » dont aucun ne fait effort pour aider à la propagande qui les a délivrés, à d'autres qui ont trouvé dans le néo-naturisme un moyen de se faire des ressources et une mine de profits, etc. Tout cela me montre que la pratique de l'abstinence ne rend pas la vie plus belle éthiquement parlant, ni ses pratiquants meilleurs que les partisans de l'alimentation mixte. Au fond, il y a beaucoup de présomption chez les tenants de l'ascétisme et plus de verbiage que d'esprit scientifique.

***

On verra d'autre part que Lacaze-Duthiers n'est pas des plus tendres pour les anarchistes. Peut-être réclame-t-il des anarchistes plus et autre chose qu'ils ne peuvent donner. Cependant, malgré leur puérilité un peu petit-bourgeoise, leur conception simpliste et encore trop marxiste du phénomène économique, leur moralité et leur peur de l'expérience qui leur donnent sur le tard une allure de donneurs d'eau bénite ; cependant, malgré trop de ces mesquineries, c'est encore dans ce milieu-là que, dépouillant toute hypocrisie, le non-conformiste, le hors-parti, l'anormal (l'anormal d'aujourd'hui comme pionnier de la normalité de demain) peuvent se produire. Cela, il serait injuste de l'oublier.

Pendant que je tiens ce sujet, je demande à Lacaze-Duthiers sa pensée sur la création d'un groupe d'écrivains anarchistes dont les membres prendraient pour limites des polémiques susceptibles de se produire entre eux la déclaration tuckerienne que « intervenir dans les affaires d'autrui est un crime au point de vue anarchiste ». En outre, les constituants de ce groupe s'engageraient, dès qu'ils verraient l'un des leurs diffamés nominalement dans une feuille où ils collaborent, à dégager leur responsabilité ou à cesser leur collaboration, si leur lettre n'était pas insérée ; puisque l'on parle d'assainissement, en voilà !

Je ne parle ici que de la diffamation *nominale*, personne n'étant obligé de prendre pour soi celle qui ne l'est pas.

***

La camarade C. B. me fait part de quelques réflexions que lui ont suggéré les « Radotages » de Georges de Cromagnon : « Il est pourtant rationnel et logique — m'écrit-elle — que des jeunes gens voulant réaliser pratiquement leurs conceptions, commencent par refuser de se choisir une compagne au petit bonheur, se fiant uniquement à la couleur des yeux ou à la rondeur de la poitrine. Ils s'exposeraient, à la première crise de jalousie de cette aimable compagne, au traditionnel coup de revolver ou au banal arrosage au vitriol. Et, au cas de cohabitation, au moins dangereux mais quotidien supplice des scènes de ménage... Je trouve bien naturel que ces jeunes anarchistes essayent de trouver une compagne qui, en plus des attraits physiques, possède un cerveau... et s'en serve. »

En résumé, ce que ce gentilhomme au nom préhistorique demande à ceux qui nous adressent ces annonces, c'est de se dissimuler, d'acquiescer aux préjugés vestimentaires, familiaux, civils, religieux, au langage insignifiant des jeunes filles dont ils désirent conquérir les faveurs ou l'affection. Comme si ce n'était pas assez de mentir tous les jours et dans toutes les circonstances à l'ambiance économique et sociale. Les conseils de M. de Cromagnon aboutissent à un pis aller dont les bénéfices ne répondent pas aux sacrifices faits pour se les procurer. Et je préfère le compagnon qui commence « l'entrée en matière » non en offrant *L'Unique* ou *Ainsi parla Zarathoustra*, mais en prêtant une ou deux de nos bonnes brochures sur *L'Amour libre* ou *La Femme esclave*. Je le sens certes plus des « miens » que celui qui fait la roue et porte beau afin de conquérir les caresses d'une femme ; je crois que la couche d'anarchisme de ce dernier n'est pas bien profonde.

Mais M. de Cromagnon doit bien avoir une compagne, une sœur, une fille et celles-ci fréquentent des amies. Ni les unes ni les autres ne sont totalement étrangères à notre point de vue du sexualisme. C'est à elles qu'il appartient de répondre aux annonces de *l'en dehors;* c'est *à leur intention* qu'elles sont rédigées. Pour féru qu'il me semble être de la préhistoire, je n'imagine pas que les personnes du beau sexe qui l'entourent soient, de par ses soins, pourvues de ceintures de chasteté en silex.

***

L'*Argus de la Presse* me communique un article de Pierre Besnard, sur les « Anarchistes et les Syndicats » qui a paru dans la *Bataille Syndicaliste* (dont on ne nous fait pas le service, soit dit en passant). Je ne suis pas syndicaliste, mais je trouve très naturel qu'un individualiste anarchiste se syndique, au titre de défense personnelle, comme on s'assure, par exemple, contre un risque quelconque.

Mais la question, comme la pose Pierre Besnard, est mal posée. Oui, le mode de production actuel implique des organismes de décision, d'exécution et de contrôle auxquels il n'est pas possible d'insuffler « l'état d'âme anarchiste » parce qu'ils lui sont antinomiques. La forme de production actuelle n'est pas compatible avec la mentalité anarchiste, voilà le premier point, qui éclaire toute la situation.

Le second point c'est que l'existence du syndicalisme n'est pas nécessaire pour produire, consommer, échanger, transporter la production. Non seulement actuellement, mais dans le passé. Le syndicalisme n'est qu'un accident, fonction du mode de production contemporain. Le tempérament anarchiste est antérieur à la mentalité syndicaliste. L'aspiration à la rebellion individuelle existait que la conception syndicale n'existait pas. Le syndicalisme n'est pas indispensable à la vie économique : les producteurs peuvent traiter de gré à gré avec les consommateurs sans passer par un intermédiaire concentrateur, il suffit d'une économie productrice autre que celle que nous subissons.

Le troisième point, c'est que le syndicalisme, par son essence, n'est pas un organe formateur de mentalités nouvelles. J'ai de bons amis syndicalistes et ils m'ont toujours concédé ce point... parce qu'ils ne pouvaient faire autrement. Le syndicalisme est un organe de résistance et de défense de classe, on le prétend ; moi, je le nie. Je n'ai jamais vu les cheminots se mettre en grève parce qu'on poursuivait les pauvres diables qui voyagent sans billets ; je n'ai jamais vu les cordonniers refuser le travail parce qu'on gratifiait de semelles en carton les chaussures bon marché ; ni les typos cesser le travail parce que les tarifs imposés aux journaux d'idées, qui ne font aucune publicité, sont les mêmes que ceux payés par les grands organes d'information, à la solde des capitalistes. Je n'ai jamais vu une grève ayant pour objet la cessation de la fabrication de ces armes qui servent au garde-chiourme à assassiner le prisonnier qui ne veut pas se laisser faire, au policier pour tuer sans raison celui qu'il pourchasse, au jaloux pour abattre qui n'accepte pas d'être sa propriété. Le syndicalisme n'est pas vraiment éducateur.

***

Dans le dernier numéro, j'ai annoncé que le problème de l'émancipation sexuelle serait traité ici et examiné jusqu'en ses conséquences ultimes :

Par rapport aux préjugés sociaux ;

Par rapport à la conception individualiste anarchiste de la vie ;

Par rapport à la camaraderie, qui constitue le ciment des relations entre individualistes.

Je ne sais pas moi-même exactement où me conduira cette étude. J'ai l'intention de réunir, plus tard, en une importante brochure, et mes recherches et les propositions auxquelles elles aboutiront.

Avant tout, qu'entendons-nous par « émancipation sexuelle » ?

Je considère comme sexuellement émancipé toute femme, tout homme qui peut traiter ou entendre traiter du sexualisme, sous n'importe lequel de ses aspects, sans se sentir *repris* en lui-même, sans en éprouver aucune *répulsion*.

Je conçois très bien que s'entretenir de sexualisme par la lecture ou la parole ou la vision peut amener le désir des manifestations amoureuses, du don ou de la réception des caresses. Je considère ce désir comme un indice de bonne santé, à tous les âges. Comme je conçois très bien que parcourir une galerie de tableaux ou étudier un manuel de recetttes culinaires puisse donner l'envie de barbouiller une toile ou de confectionner une sauce. Ce que je nie, c'est que dans aucun de ces trois cas, on puisse, *si l'on est sain*, se sentir repris ou éprouver de la répulsion.

Nous examinerons plus tard les raisons religieuses et civiles de cette reprise et de cette répulsion, leur origine.

Mais je pose en thèse qu'au point de vue de la « morale supérieure » (j'emploie ces mots, faute de mieux), *l'impureté* consiste à se sentir dégoûté ou scandalisé lorqu'il est question des gestes amoureux, des manifestations affectives, des descriptions érotiques ; à entacher de répugnance ou de malpropreté le désir qu'ils peuvent susciter. Pour le *pur*, le *vraiment pur*, il n'existe, en cette matière, ni gêne, ni répulsion, ni dégoût. Ce lui sont choses naturelles, comme l'est le jardinage ou l'élevage.

Les lois qui réglementent les mœurs et cataloguent les conditions dans lesquelles on les outrage sont des lois impures, faites et promulguées par des impurs et à l'usage d'impurs. Elles ne concernent pas les purs.

Il n'existe aucune raison logique pour que l'argot érotique soulève plus de répulsion que n'importe quel autre argot, celui des peintres, des mariniers ou des bouchers de la Villette. Le pur ignore cette répulsion, qui est le fait des impurs dominés par les préjugés courants.

L'anarchiste qui n'est pas émancipé sexuellement, qui ne peut considérer le sexualisme, le désir sexuel, son propre désir de caresses orthodoxes ou hétérodoxes sans y apercevoir quelque chose de malpropre ou de répugnant n'est pas libéré, n'a pas accompli sa révolution intérieure. Il n'est pas affranchi. C'est encore un esclave. Il y a, dans sa mentalité, un coin sale où n'a pas passé le balai de la délivrance. Et pour nous, que la chaîne mesure cinquante centimètres ou vingt mètres, c'est toujours une chaîne.

E. ARMAND.

## Vanitas Vanitatum

Bien des hommes ne veulent pas être de simples « corps matériels » ; ils veulent être des « esprits ».

L'intelligence n'est pas, pour eux, la faculté d'adaptation plus ou moins supérieure, une complexe énergie de leur matière ; mais bien une force qui doit les dégager de la substance de leur personnalité.

Vivre, d'une certaine « manière animale », cherchant toujours le bonheur ici-bas ! Où serait la « beauté morale ? »

Mais consacrer son existence à l'amour des autres, faire du bien sans espoir d'aucune récompense, se vouer entièrement à l'altruisme, voilà qui est d'une certaine noblesse, et d'une certaine grandeur. C'est en somme une nouvelle religion et ses desservants ne manquent ni de la fourberie, ni de la morgue des prêtres des anciennes religions ; aussi, s'imposent-ils avec impudence à l'admiration de leurs contemporains.

L'astuce et l'esprit mercantile, cet esprit commun à la « prêtraille », ne leur font pas défaut ; toute occasion leur est bonne pour exploiter la foule ignorante.

Comme autrefois, et comme toujours du reste, le clergé sait se faire des rentes avec des images de toutes sortes. Il en est de même à notre époque des meneurs politiciens qui copient le clergé (en en rejetant hypocritement, bien entendu, l'étiquette désuète) ; ils savent aduler, amuser la masse crédule, ignorante et bonasse en évoquant les noms vénérés des apôtres du progrès, cependant qu'ils la pressurent sans merci et sans pitié.

*Panem et circenses* est l'éternel cri des foules : dès lors que l'autorité y répond, on supporte sans trop de plaintes les brutalités de toutes sortes, la fatigue et le surmenage des longues journées de labeur, la bêtise et souvent la bestialité d'un patron ou d'un chef quelconque.

Je me demande souvent si les peuples seront indéfiniment le jouet des maîtres, s'ils ne suivront jamais que ceux qui, au moment de crise, savent l'amadouer en flattant leurs manies, leurs passions, leurs vices et jusqu'à leurs préjugés d'esclaves.

Mais les hommes sont ainsi. Cependant il m'est impossible de ne pas leur crier : « Humains, abandonnez les courtisans, les flagorneurs de votre crédulité à leurs grimaces, tâchez de vous instruire, de vous éduquer, combattez votre ignorance, cherchez à savoir. Pour moi j'ai l'ardent et le constant désir de lutter contre cette Bastille immense malgré vous ; malgré votre inertie, il faut que vous rejetiez tous les dogmes et que vous compreniez que c'est en ce rejet qu'est l'affirmation de l'individualisme, du « culte du moi ».

On ne peut faire de l'action amicale envers la brute qui veut vous abêtir, vous exploiter, vous anéantir avec elle, on fait des gestes *en prenant garde* qu'elle ne puisse vous rendre les pareils.

MAURICE IMBARD.

## A une Mal-Aimée

En souvenir d'une bourgeoise ravissante... qui faillit me faire embourgeoiser !

*Sur la plage couleur de cuivre*
*Où le soleil glorieux s'est levé,*
*Je regarde au loin les rochers*
*Blancs de mouettes nostalgiques...*

*... Et je songe aux Sirènes charmeuses*
*Qui chantent dans de merveilleux palais*
*Au fond de la mer mystérieuse...*
*Je songe aussi à celle qui m'aimait...*

*O les Sirènes trompeuses.*
*Si vous saviez comme elle était jolie...*
*Elle avait des mains frôleuses*
*Et des seins blancs comme un mois de Marie...*

*Andersen, ô Andersen,*
*Je voudrais rire de ma peine...*

*Or, devant la mer glauque, j'écris :*
*Il ne faut pas m'aimer, Simone.*
*Déchirez tous mes vers écrits...*
*Oubliez-moi, pauvre mignonne.*

*Ah ! cœur douloureux, cœur tendre*
*Ne vous suffit-il pas de ne plus me comprendre ?*
*Ne pleurez pas, ne pleurez pas...*
*Je suis un insoumis, un amant des Là-bas...*

Pierre des RUYNES.

## APOLIS

Alors, vous croyez vraiment que je dois avoir à cœur de porter, épinglée, l'étiquette « Français » plutôt que l'étiquette « Allemand » ou « Italien », « Suédois » ou « Esthonien » ?

Mais, sérieusement, que voulez-vous que cela me fasse ?

Je ne me sentirai ni agrandi ni diminué, ni exhaussé ni abaissé, parce que mon étiquette sera remplacée par une autre.

Pour le monde je ne changerai pas, et pour moi le monde ne changera pas.

Mon sang deviendra-t-il autre ? Ma pensée deviendra-t-elle autre ? Mes sentiments deviendront-ils autres ? Tout ce qui fait que je suis « moi », tout cela deviendra-t-il autre ?

La courbe d'une mélodie ou d'un rameau chargé de fleurs ; la richesse polychrome d'un accord ou du ciel ; le rythme de la poésie et de la chair, de la pensée et des étoiles, tout cela sera-t-il changé ?

Aurai-je moins de joie à respirer une belle fleur ou une belle âme ? Aurai-je moins de joie à boire l'ardeur du soleil et de mon amour ? Aurai-je moins de joie à mordre un fruit velouté ou les lèvres plus veloutées encore de mon bien-aimé ?

AXIEROS.

# Grandes Prostituées et fameux Libertins [42]

Aussi, manouvriers, vagabonds, valets de ferme, apprentis de bas métiers, n'hésitèrent-ils pas à se joindre aux Vaudois. A cause de leur dénûment, de leurs haillons, de leurs sabots, on les appelait *Klompdraggers* ou *Kloeffers*, ce qui, translaté du flamand en français, veut dire porteurs de sabots ou « esclotiers ».

Naturellement, on les accusait des pires crimes de sorcellerie : ravir la lumière au soleil, provoquer la foudre et les éclairs, chevaucher dans les nuées, compromettre la fertilité de la terre, et nous en passons.

Le clergé catholique s'émeut de la diffusion de leurs traductions en flamand des « Ecritures saintes » et il déchaîne contre eux un renégat, le sanguinaire et tortionnaire Robert le Bulgare, qui, à la suite d'une rivalité d'amour, avait abjuré la « vauderie », revêtu le froc du moine et qui finit par déployer un zèle si atroce contre ses anciens coreligionnaires que le pape Grégoire IX le nomma inquisiteur dans les Flandres.

Voyons quels sont les procédés des représentants de la morale catholique, de la fausse pudibonderie romaine, contre les malheureux porteurs de sabots, qui ne faisaient usage d'aucunes armes, qui refusaient de se défendre, de répondre, tolstoïens avant la lettre, au mal par la violence.

Le Bulgare jura leur extermination et commença par les brûler ou les enterrer vifs. En trois mois, il mit ainsi fin à l'existence d'une cinquantaine, pour la plus grande part femmes, adolescents, jeunes garçons, fillettes. Un jour il faisait griller sur un bûcher de sabots les moissonneurs de tout un village, comme à Vosselaere. Un autre jour (beaucoup de ces Vaudois étaient apiculteurs) il faisait cerner un village hérétique et livrait tous ses habitants aux aiguillons de leurs abeilles. On les mettait tout nus, on les enduisait de miel, puis on les exposait à la furie et aux représailles de l'essaim dont on avait bouleversé et saccagé les ruches. Robert le Bulgare corsait parfois le supplice en faisant écorcher la moitié du corps de ses victimes avant de les abandonner aux abeilles (1).

Représentez-vous, lecteur, les deux groupes antagonistes. L'un, les *Kloeffers*, dont la doctrine est au fond de « faire le bien de toutes façons, de procurer le plus de plaisirs et d'agréments à ses semblables, de prodiguer les caresses et les voluptés, de ne jamais recourir à la violence, de ne jamais verser le sang, fût-ce celui d'un ennemi » : ce sont les hérétiques.

(1) Mertens en Torfs, *Geschiedenis van Antwerpen.*

L'autre, un traître, un judas, qu'accompagnent une cinquantaine d'archers et de soudards capables des pires atrocités, friands de rapines, d'égorgements, d'incendies, de massacres. Ce sont les représentants de l'orthodoxie, les défenseurs de la vertu et de la pureté catholiques.

Dans les Flandres on chante encore des ballades qui rappellent certains épisodes de cette épouvantable persécution. L'une des plus touchantes, quoique tronquée, est l'histoire du petit orphelin Joosque ou Josquin, un jeune garçon de 15 ans, bon travailleur, sensuel, amoureux, tendre jusqu'à la puérilité, caressant comme un jeune chien, en un mot un jeune « Kloeffer ». Refusant d'obéir aux sommations, aux outrages, aux coups même de son maître qui veut le faire rentrer dans le giron de l'église catholique, le petit Joosque est livré par le barbare aux traqueurs du Bulgare.

On déshabille l'enfant, on le frotte d'une couche de miel, on l'attache un matin au milieu de l'aire autour de laquelle s'alignent les ruches, dont les tortionnaires ont, bien entendu, pris la précaution d'en renverser trois ou quatre. Les essaims exaspérés se ruent sur le petit Josquin, mais voici qu'elles reconnaissent en lui, et d'emblée, celui qui les soignait si gentiment, avec tant de douceur. La malheureuse victime avait accueilli les abeilles en fredonnant un cantique vaudois qu'il chantait en vaquant à ses travaux d'apiculteur. Au lieu de le larder de piqûres, les abeilles pitoyables se contentaient de voler autour de lui avec des bourdonnements plaintifs comme pour prendre part à sa détresse.

La légende raconte que les inquisiteurs et le méchant maître de Josquin ne furent pas attendris par ce prodige. Après être revenus de leur surprise, ils tirent leurs poignards, égorgent l'enfant. Mais à peine était-il tombé sous leurs coups que les abeilles fondirent sur les bourreaux et s'acharnèrent sur eux avec une telle violence qu'il n'en échappa pas un seul.

On n'entend plus parler des Vaudois (1), mais voici qu'en 1411 on signale au cardinal Pierre d'Ailly, l'évêque de Cambrai, une nouvelle hérésie, celle des *Hommes de l'Intelligence*. L'intervention de l'évêque oblige à la rétractation l'un des chefs de cette secte, le carme Guillaume de Hildernisse, professeur de théologie et prieur des couvents de Malines et de Bruxelles, ce qui n'empêcha pas un laïque établi à Bruxelles, picard d'origine, Gilles Cantoris ou Sanghers, de continuer à répandre l'hérésie. Les « Hommes de l'Intelligence » repoussaient les commandements de l'Eglise, rejetaient les confessions, niaient l'efficacité des sacrements et les considéraient comme œuvres inutiles. Ils prêchaient que Dieu exige de ses créatures qu'elles satisfassent à leurs passions charnelles, même les plus décriées. Ils parcouraient tout nus les rues de Bruxelles (1) pour porter des aliments aux pauvres. Leurs grands principes c'étaient et la communauté des femmes et celle des biens, l'une entraînant forcément l'autre. Aussi les femmes appartenant à cette secte ne se refusaient-elles point. On cite comme l'une des plus fidèles aux enseignements de cette hérésie une disciple âgée du nom de Séraphine.

Les « Hommes de l'Intelligence » avaient dû faire un assez grand nombre de disciples à Bruxelles, car lorsque sur les instructions de l'évêque de Cambrai, Henri Selle, prévôt du couvent de Corsendonck, et Laurent Gerouts, prieur de Groenendale, se rendirent dans la capitale du Brabant pour combattre la nouvelle doctrine, la population s'insurgea contre eux. On les chansonna, on les conspua dans les rues, et la « lie du peuple » — bien entendu — les couvrit de boue et les lapida aux trois-quarts.

Les *Turlupins* se rattachaient aux « Hommes de l'Intelligence », Ils se considéraient dans un certain état de perfection morale qui les élevait au-dessus de toute hypocrisie et de toute continence sexuelle ; ils prétendaient n'avoir aucune honte à accomplir des gestes naturels au plein jour, aussi « avaient-ils publiquement commerce avec les femmes ». Ils dénommaient leur secte *La Fraternité* ou la *Société des Pauvres*.

Les *Picards* ou *Adamites* avaient des idées et des pratiques à peu près semblables... C'était surtout sur l'absence de vêtements qu'ils insistaient, le port des vêtements étant considéré comme une marque de servitude. Ils se réclamaient d'Adam et d'Eve, qui, demeurés nus tant qu'ils persévéraient dans l'innocence, n'avaient couvert leur nudité qu'après le péché.

Tolérés plus ou moins par les Flamands, les « Adamites » furent, en Bohême, en butte à d'atroces persécutions de la part des Hussistes. En 1451, on y brûlait les femmes appartenant à la secte et c'est dans les rires et les chants qu'elles montaient sur le bûcher en s'écriant : « Ceux qui portent des vêtements, surtout des haut-de-chausses ne sont pas libres ». Non catholiques, ces gardiens des bonnes mœurs, ne sont pas plus tolérants ou bienveillants ou humains que leurs adversaires ès-religion.

Quant au « nudisme », il convient ici d'exposer que, dans les Flandres, il n'était pas rare, en été, de se dépouiller de tous ses vêtements pour travailler à la campagne. Dans la *Rymbybel* ou « bible rimée » de van Merlant, qui date de 1369, on voit des paysans et des paysannes vaquant nus aux travaux des champs. Ce n'est qu'avec Marguerite d'Autriche et Marie de Hongrie que la répression se fera jour, implacable, comme nous le verrons quand le moment sera venu de traiter des « Loïstes ».

Nous pensons inutile de présenter d'autres sectes érotico-chrétiennes. Nous sommes fixés. Tandis que les prêtres et surtout les hauts dignitaires de l'église catholique vivaient une existence scandaleuse, maintenaient la prostitution, tenaient des bordels et des maisons de jeux, portaient les armes et se battaient comme des guerriers de profession — tout à travers la chrétienté (et on en trouve des traces dans le midi et le centre de la France, en Bourgogne, en Allemagne, dans l'Italie du Nord, ailleurs encore) il se leva des hommes qui ont voulu réagir et en revenir à ce qu'ils pensaient être le christianisme primitif — un christianisme fort ressemblant à celui de Tolstoï *que non volha maudire, ni jurar, ni mentir, ni avoutrar, ni aucir, ni penre de l'autruy. ni venjar se de li seo enemis.* Certains des tenants de cette doctrine, plus peut-être que ne veulent l'avouer ceux qui se sont préoccupés des précurseurs de la Réforme, ont inféré que ces « vertus » les ramenaient à la situation morale où l'homme se trouvait avant le péché, ignorant le bien et le mal ; ils en ont conclu que la pauvreté, la richesse, le mariage, l'accomplissement du geste sexuel dans des conditions réglementées socialement, la restriction des caresses à celle ou celui seulement à laquelle ou auquel le prêtre vous avait uni étaient des suites du péché, d'un état d'être moral qui n'était plus le leur. Au lieu de n'apercevoir comme exutoire aux désirs de la chair que dans la traite de la femme, ils ont eux, supprimé le tien et le mien et abattu les barrières qui restreignaient le commerce amoureux pour l'un comme pour l'autre sexe. Voilà comment il faut envisager l'érotisme des sectes chrétiennes du Moyen-Age. D'après les documents que nous avons sous les yeux, on ne rencontre, chez eux, la liberté et la facilité des mœurs qu'en fonction de l'abolition des privilèges économiques...

(*A suivre*). Emilio GANTE et E. ARMAND.

(1) L'origine du mot *Vaudois* est douteuse. Les uns la dérivent de Pierre Valdo, un marchand de Lyon qui renonça au monde et se mit à prêcher l'Evangile. Il fonda une secte « les Pauvres de Lyon ». Persécuté par l'archevêque de Lyon, Pierre Valdo se réfugia en Souabe et mourut en Bohême. Il commença à prêcher en 1180. Or, en 1160, Eberard de Béthune parle des Vaudois sous le nom de latins de *Vallenses*, qu'ils se donnaient parce qu'ils habitaient une « vallée » de larmes, ce bas monde. Il semble même qu'en 1144, c'est-à-dire longtemps avant Valdo, on les connaissait déjà sous le nom de Vaudois. La « Noble leçon » document de l'église vaudoise, qui date de 1100, cite *Vaudès*, c'est-à-dire sorcier, comme injure décochée aux vrais disciples de Jésus par leurs ennemis. Cela s'explique de soi, les Vaudois continuant l'hérésie manicheenne.

(1) Van Even.

# A nous deux, raison !

*Je ne veux point de toi pour compagne de route,*
*Chaque jour de ma vie, ô Logique.*
*Sans doute,*
*S'il s'agit d'aligner des chiffres et des nombres,*
*Jauger de l'infini les immensités sombres,*
*Réduire, analyser, disséquer, compasser,*
*Je ne puis rien sans toi. S'il s'agit d'amasser*
*D'aujourd'hui les leçons, d'hier les expériences,*
*D'en extraire ces fruits qu'on dénomme sciences,*
*Où mord, sans se lasser, pour apaiser sa faim*
*L'esprit de l'homme avide, inquiet... mais en vain,*
*C'est ton domaine encore, ô Raison, sans conteste.*
*Mais tout n'est pas formulé ou syllogisme. Il reste*
*Une retraite intime où j'échappe à tes lois,*
*Où je me sens frémir dès que j'entends ta voix*
*Ou ton pas cadencé s'approcher de la porte.*

*Y pénétrerais-tu qu'il faudrait que j'en sorte.*

*Je me souviens qu'un jour nous sortîmes tous deux,*
*De toi j'étais alors follement amoureux,*
*Et vers les prés en fleurs nous nous acheminâmes.*
*Tout le long du chemin, hélas, nous discutâmes !*
*Je voulais admirer, mais toi tu m'expliquais*
*Le pourquoi, le comment des choses et des faits.*
*Je trouvais séduisante et belle la nature ;*
*Mais toi, tu t'arrêtais aux détails de structure.*
*Tu parlais, il est vrai, d'un ton docte et savant.*
*Je n'ai point oublié, sais-tu, qu'en t'écoutant*
*Les fleurs prises de peur refermaient leurs corolles.*
*Etait-ce illusion, ou ton de tes paroles,*
*Du ciel même l'azur s'étendait moins profond.*
*Tout me semblait saisi d'un pénible frisson :*
*Du ruisselet dont l'onde apparaissait moins pure*
*Aux oiseaux effarés taisant leur doux murmure.*

*Tu ne sais point parler le langage du cœur,*
*O raison, ton sourire ironique et moqueur*
*Grimace de blasé, m'horripile et me glace...*

*Dans ce réduit secret, non pour toi pas de place...*

*Tu n'aimes point, je sais, subir pareil accueil,*
*Eh bien ! porte autre part tes mines de cercueil,*
*Impose à qui l'admet ton principe inflexible,*
*Pour moi, je veux rester enthousiaste et sensible.*
*Expliquons-nous sans fard ; cela vaut beaucoup*
[*mieux :*
*Produit plus que tardif d'un monde déjà vieux,*
*Avant qu'il te vit naître, on a connu les larmes,*
*Sans toi, de la tendresse, on a goûté les charmes,*
*On souffrait, on s'aimait que tu n'étais pas là.*
*Tu vins en dernier lieu. L'oublies-tu, cela ?*
*Toi qui veut dominer le cœur et la pensée,*
*Ton orgueil a fini par te rendre insensée.*
*Si l'homme, l'animal aux instincts religieux,*
*T'élève de nos jours des temples en tous lieux*
*Crois-moi, c'est pur accès de sénile démence,*
*C'est le fait d'un vieillard qui s'écroule en enfance,*
*Ou plutôt que l'ennui mine incurablement.*
*Raison, tu n'apparus qu'après le sentiment,*
*L'on naît, l'on vit, l'on sent avant que l'on raisonne*
*Et l'on trouva sans toi la vie aimable et bonne.*

E. ARMAND.

[Extrait de *Ainsi chantait un en dehors*, en souscription jusqu'au 15 avril prochain.]

# Rires de Marbre

J'ai lu, quelque part, la légende d'Iris.

Iris dérobait aux feux du jour l'émeraude, la pourpre ; le prisme, un jour, dévoila sa fraude ; et depuis, Iris n'est qu'un nuage éclairé de soleil ! C'est peu, certes ! Mais c'est grand, pour un nuage, d'être éclairé de soleil alors que certains Pontifes sont éclairés de nuages.

Maintenant une histoire.

Un mien camarade s'exerça à l'apostolat de la Fraternité. Il réussit ; pour son malheur. Grande idée, grande désillusion. Or qu'arrive-t-il en pareil cas ?

Ceux qui conservent la Foi, se naufragent dans les Ordres ; les autres se destinent à la culture d'un tubercule quelconque, ou bien commettent des poésies. Le camarade a préféré cette dernière médication. Percera-t-il dans le monde des Lettres ? Cela ne dépend ni de lui qui a du talent, ni des lecteurs qui, souvent, ont de la jugeote. Cela dépend tout bonnement des agioteurs de la gloire. Car, la noblesse de la civilisation actuelle est apparentée à la haute industrie ; et un livre est imposé au public par le même procédé qu'est imposée la Pilule X... contre la constipation. Pour amorcer une grande affaire commerciale l'accréditif en banque est nécessaire, pour lancer un ouvrage un banquier sans *crédit* est parfois suffisant. Quoi qu'il en soit, j'ai en mains et la préface du volume et l'autorisation de vous en donner la primeur. Oyez.

« Non, je ne me tairai pas ! Dussé-je troubler « des Dieux le silence ; ou braver des mortels « l'implacable colère, je ne me tairai pas !

« Trop longtemps j'ai souffert de ne pouvoir « crier l'inconscience des hommes. Trop long- « temps j'ai pleuré de ne pouvoir profaner les « mensonges sacrés.

« Dans l'Olympe, il est des nuages qui, du « ciel, cachent l'entrée. En ce monde il est des « dieux qui, des hommes détournent la vérité.

« Et ces dieux je les stigmatiserai ; dussé-je « encore souffrir : dussé-je encore pleurer. »

Il y a dans ces lignes de la cadence... à tout le moins olympienne ; mais c'est bougrement idiot. Les lâches ne méritent pas d'être poétisés.

José ALMIRA.

# Glanes, Nouvelles, Commentaires

### La condamnation de Renato Siglich

Renato Siglich (Souvarine qui, après la destruction de l'*Avvenire Anarchico* de Pise, partit en Allemagne, y édita *Il Messaggero della Riscossa* et retourna en Italie, vient d'être condamné à vingt mois de prison par le tribunal de Palerme. Siglich avait été accusé de crime de lèse-majesté à l'égard du feu roi Humbert, supprimé par Bresci ; il s'est défendu courageusement, confirmant tout ce qu'il avait écrit.

### Un refus de service militaire en Tchéco-Slovaquie

*Erkenntniss und Befreiung* de Vienne raconte qu'un « adventiste » du nom d'Aloïs Zurek de Tesina, ayant refusé de prêter serment au drapeau et d'accepter armes et monture, son christianisme le lui défendant, fut déféré au tribunal le plus proche où on lui expliqua que la défense de l'Etat étant la loi supérieure qui incombe au citoyen, le devoir du soldat consiste à remplir ce devoir. Ce à quoi Zurek rétorqua que l'Etat ne lui avait jamais demandé, à lui, s'il admettait cette « loi supérieure ». Comme de plus il ne savait pas au juste en quoi consistaient les droits du citoyen, il ne reconnaissait que ceux de l'humain, que protège la « loi supérieure » du « tu ne tueras pas », loi qui est d'ailleurs la base de l'Etat, qui se compose d'unités humaines, somme toute.

Les juges « chrétiens » n'hésitèrent pas. En présence de ce chrétien voulant vivre son christianisme, ils retrouvèrent leur âme de... Judas et le condamnèrent sur-le-champ à neuf mois de prison.

### Réalisons !

Dans presque toutes les villes importantes, combien y a-t-il de jeunes copains qui sont victimes de l'exploitation éhontée des marchands des soupe ou de sommeil ? Pourquoi ne s'entendraient-ils pas pour l'achat, la location ou la construction d'une maison qui les abriterait, eux et les copains qui passent toujours dans les grandes villes : une salle commune avec bibliothèque où l'on vient se retremper, la journée finie, où l'on retrouve les copains pour discuter un peu des événements journaliers. Ce serait là le véritable club anarchiste et il serait utile d'examiner cette question de façon à la rendre viable plutôt que de continuer à engraisser les marchands de sommeil.

LIBERTO,
*Café-bar Charles, 16, place Clémenceau, Avignon.*

# Correspondance

### Sur la propagande de " l'en dehors ", le positivisme et l'altruisme.

Cher camarade E. Armand,

Ci-inclus 10 fr. : 6 fr. pour l'abonnement et 4 fr. pour la souscription permanente. Je voudrais pouvoir faire plus ; ah ! où sont donc les Mécènes ?

Je considère ta propagande comme étant de première utilité. Combattre comme tu le fais le préjugé sexuel est tout ce qu'il y a de plus urgent ; il suffit de lire les ordinaires faits-divers pour voir le mal causé par la jalousie. La jalousie dénote chez l'individu qui en est affligé une mentalité de sauvage. Combien y a-t-il de soi-disant anarchistes qui en soient complètement affranchis ? Ils sont extrêmement rares, tu l'as constaté.

De ton *Initiation individualiste* j'ai fait mon livre de chevet. Comme œuvre synthétique, comme fidélité à un principe, je ne vois guère que l'œuvre d'Auguste Comte qui puisse lui être comparée.

Mais Comte ne voyait pas qu'il était lui-même un grand individualiste. Ses conceptions étaient géniales mais utopiques, puisque la première condition pour les réaliser c'est que les dirigeants soient altruistes, ce qui n'est pas et ne sera probablement jamais.

Parbleu ! Avec une bourgeoisie imbue d'altruisme, possédant, autrement dit, la *« volonté d'harmonie »* au lieu de l'esprit de domination, le problème social serait résolu tout de suite. La bourgeoisie ne pèche pas par ignorance. Durant l'immense boucherie, les gouvernements allemands, français, anglais, etc., ont surmonté des difficultés énormes, résolu des problèmes formidables. En France, par exemple, on s'est arrangé de manière qu'il n'y eût pas de misère en général. Avec une production extrêmement réduite, on a trouvé le moyen de répartir les choses indispensables de façon qu'il n'en manquât point chez les plus indigents.

Pendant la guerre, point de paupérisme, donc celui-ci est volontairement entretenu en temps de paix par les classes dirigeantes. Ainsi, chez elles, point d'altruisme.

L'œuvre de Comte est en quelque sorte un très beau poème. C'est une religion qui n'a pas réussi, bien que l'auteur fût, cérébralement, de la trempe d'un Mahomet ou d'un Moïse.

Les hommes n'agissent pas d'après des considérations *sociales*, mais poursuivent des buts **individuels.** Toi-même, tu es plus *altruiste* que n'importe quel sociologue puisque tu t'occupes d'éclairer les camarades pour leur permettre de s'affranchir, puisque tu voudrais voir régner l'harmonie et le bonheur dans la société. L'altruiste est tout simplement l'individualiste trouvant son bonheur à voir les autres heureux.

Albert LECOMTE.

# Aux Compagnons

*Nous désirerions faire paraître* l'en dehors *plus souvent, on le sait bien. Nous avons été empêchés jusqu'ici par une insuffisance d'administration qui ne me laisse personnellement pas assez de temps : en premier lieu pour des recherches intellectuelles plus approfondies et plus suivies que celles que je puis faire actuellement ; en second lieu pour des causeries de propagande à faire en province, par exemple. N'existe-t-il pas en France ou ailleurs, une ou un camarade dans nos idées, possédant au moins une écriture assez courante et que la propagande de* l'en dehors *intéresse suffisamment pour se joindre à nous ? Il nous est possible de garantir l'entretien, mais rien au delà, cela va sans dire, existence des plus simples, excluant toutes recherches de vêtement, d'apparence. Alimentation omnivore. Par dessus tout, loyauté et absence, de préjugés assurées et demandées. Quelqu'une, quelqu'un ne se trouvera-t-il pas parmi nos abonnés, nos lecteurs, nos amis que cette offre touchera assez pour nous écrire.*

*Le prochain numéro vers le 20 avril.* E. A.

EDOUARD DUJARDIN : **Les lauriers sont coupés** (préface de Valéry Larbaud) (1). — JACQUES TRÈVE : **Les Amours et les enchantements** (2). — LUCY AUGÉ : **Veux-tu ma vie ?** (2). — EDOUARD MICHEL : **L'enfant de minuit** (2). — JEAN LURKIN : **L'homme à la langue merveilleuse** (2). — CH. DE ROUVRE : **La mésaventure de l'apprenti en lettres** (2).

I

EDOUARD DUJARDIN, le poète de **Mari magno**, l'auteur de multiples œuvres d'un grand et beau talent, réédite **Les lauriers sont coupés**, paru en 1887. Ce livre, selon Valéry Larbaud, « contenait toute la technique d'une forme nouvelle, séduisante, riche en possibilités de toute sorte » ; il sembla pourtant, lors de sa parution, complètement étouffé et perdu parmi les mille autres œuvres de naissance glorieuse et d'immédiate mort. On ignorait Ed. Dujardin qui innovait le monologue intérieur ; puis ce genre répondit aux goûts, aux besoins intellectuels du jour et on l'admira dans des œuvres étrangères.

Pourtant, éclatante, victorieuse, le front fier, la gloire est venue vers le précurseur et nous l'avons vu salué par ceux qui, plus heureux, avaient su la capter et qui, béatitude rare, surent proclamer qu'inconnu, Edouard Dujardin avait, avant eux, tracé la voie.

En lisant l'œuvre d'Edouard Dujardin nous nous installons dans l'âme d'un jeune homme, amoureux ; nous écoutons le rythme de sa rêverie, nous voyons ses idées s'associer, se mêler, lutter entre elles. Le monologue intérieur permet d'atteindre profondément dans le Moi le jaillissement de la pensée, de la saisir au moment où elle se forme, de la suivre dans ses contours infinis, ses replis sur elle-même, ses lents balancements, ses envolées subites. A côté de son intérêt littéraire, une telle œuvre présente, à l'heure où associations et conflits d'idées, psychanalyse, inconscient commencent à passionner le grand public, un immense intérêt psychologique.

Le livre de Mme J. TRÈVE est un livre beau et profond. Chacun de ses contes est un chant de triomphe, une apothéose de l'amour qui élargit l'horizon d'une âme, amplifie le sens de l'être et de la vie, élève les cœurs vraiment amoureux jusqu'au sens du divin.

Voici Nédélie la Gauloise « blonde comme l'Aurore » dont le regard « a la perfection froide du bleu. Il attire et il dédaigne ». Ce regard bleu coule dans le sang d'Ipocras comme une lave, mais Nédélie, devant cet amour, « éclate d'un rire aigu, insolent, cruel, qui déchire l'air comme une soie ».

Et pourtant, elle aussi, la froide Gauloise, elle subira l'éternel, l'irrésistible enchantement. Elle connaîtra, elle, fière et dédaigneuse « la joie d'obéir, de servir à jamais, d'appartenir ». « Toute la vertu féminine l'inonde et la remplit jusqu'aux bords. Pour la première fois elle est femme, féminité, passivité ».

Il faut avoir le talent de Mme J. Trève pour nous présenter après Euripide, après Racine, une Esther, une Andromaque, pour faire revivre ces héroïnes d'une vie nouvelle et intense : Esther « tout entière bonté, douceur, paix, tendresse, piété, joie pure... un don qui veut se faire, ... femme... d'avance, l'apaisement d'une vie d'homme ». Esther « l'Amour même, l'offrande sans mesure, un don inépuisable ». Esther qui, en Assuérus, aime un dieu et qu'Assuérus aime, pénétré de bonheur et d'orgueil.

C'est aussi un dieu qu'aime Andromaque, non l'Andromaque émouvante des classiques, mais une Andromaque délicieuse, attirée par le rythme de la mer, par la pensée des dieux, par une attraction instinctive plus puissante que l'amour. C'est le dieu qu'elle aime en Pyrrhus : petit-fils de la Néréide, il est la mer « L'amour, c'était Hector. L'amour correspondait à des surfaces. Ici elle pressent qu'elle entre en des profondeurs vastes comme le ciel et les eaux. Elle s'y perd et s'y exalte ».

Si belle est l'illusion que crée Mme Jacques Trêve, si bien elle m'emportait sur ses ailes de feu, que je fus irritée parfois de la voir elle-même la détruire et, par un souriant anachronisme, nous dévoiler qu'il n'y a là qu'un jeu.

A une deuxième lecture, n'ayant plus si grande hâte de savoir la suite du récit puisque je le portais en moi, féerie merveilleuse, j'ai pu goûter les beautés multiples et les charmes complexes de l'œuvre : j'ai trouvé l'humour délicieux et souri du sourire.

Georgette RYNER.

(1) Albert Messein, éditeur. — (2) Pensée française.

P. Dufour : GESCHÏCHTE DER PROSTITUTION BEI ALLEN VOEKERN VON DER URZEIT BIS ZUR GEGENWART (1). — Cette septième édition allemande du célèbre ouvrage de P. DUFOUR : *Histoire de la Prostitution chez tous les peuples, des temps primitifs à l'époque contemporaine*, mérite bien son titre, car elle a été mise à jour, complétée, enrichie de nouveaux chapitres (dont l'un comprend la Russie soviétique). Cet ouvrage précieux qui a sa place marquée chez tous ceux que la question sexuelle préoccupe et qui connaissent l'allemand, se clôt par une partie consacrée à la psychologie de la fille publique par le Dr *Erich Wulffen*, un maître en la question, trop influencé cependant par Lombroso. D'après lui, la femme est physiologiquement, de par sa nature, une *courtisane* née ; hors l'époque menstruelle, elle est toujours apte aux relations amoureuses, et il y a chez elle une tendance naturelle à tirer profit de cette aptitude, d'une manière ou d'une autre. Les constatations physiologiques sont les bases sur lesquelles reposera toujours la prostitution. La prostitution *sociale*, elle, est le fait de l'homme. L'homme est, en effet, le plus fort, socialement et économiquement. Les entraves éthiques ne sont pas si opérantes chez la femme, son développement intellectuel étant plus faible... Naturellement cette thèse est contestable et discutable, mais elle est celle de Wulffen, qui termine son étude par ces mots : « C'est le prolétaire qui livre les batailles en temps de guerre ; en temps de paix c'est lui qui cultive les champs, édifie les routes et les villes, fabrique les utilités de consommation et les transporte sur terre et sur mer. C'est lui encore qui, avec sa femme, renouvelle et perpétue la race. Comme récompense de son sacrifice et son désintéressement, il porte — moderne Atlas — de tout son amour et de toute son âme, la plus grande part du poids de la criminalité de sa race, et c'est avec le corps de sa femme et de ses filles qu'il doit satisfaire l'inassouvissement sexuel des mâles de son peuple ! ».

A Antomarchi : LE MASQUE DE SAINT-PIERRE (2). — Le pasteur Antomarchi, ancien officier de l'armée du Salut, arrive dans cet ouvrage, en acceptant comme *authentiques* les textes du Nouveau Testament, à révoquer en doute toute la tradition catholique relative au pontificat de saint Pierre, à son séjour et à son supplice à Rome.

Saint Pierre n'est jamais allé à Rome ; Paul, ce grand apôtre des païens, ne l'y a jamais rencontré ; il n'a jamais été crucifié dans la capitale des Césars. Donc tout l'échafaudage du dogme de la papauté s'écroule. C'est un tour de force qu'accomplit le pasteur Antomarchi et qu'il n'y avait pas besoin de faire, car la critique rejette aujourd'hui l'authenticité du fameux verset de Matthieu (XVI, 18/19) qui promet à saint Pierre la place prépondérante dans la construction de l'église. La primauté de l'apôtre Pierre parmi les premiers chrétiens n'a pas existé, c'est évident. Mais ce qui est tout aussi évident, c'est la tendance à l'*idée de l'église catholique* qui se fait graduellement jour dans le corps de la chrétienté des premiers siècles et qui se traduit d'abord par l'hégémonie des églises apostoliques, des églises métropolitaines ensuite. C'est si vrai que dans la seconde moitié du IIe siècle, le mouvement de Montanus échoue, qui voulait rendre la première place dans l'Eglise aux inspirés et ramener le clergé à la simple administration de la communauté. Les conditions favorables de l'Eglise de Rome, son prestige de capitale d'empire, sa richesse (saint Ignace l'appelle « présidente de la charité ») la destinaient à devenir le chef-lieu du christianisme organisé.

E. ARMAND.

(1) 516 pages in-4°, 16 reproductions de tableaux de musée, édition entièrement refondue. Broché : 17 marks-or. Chez P. Langenscheid, éditeur, Berlin, W. 15.

(2) 4 fr. 50 chez l'auteur, 6, avenue Grand-Champ, à Woluwe St-Pierre, Bruxelles.

Manuel Devaldès : CONTES D'UN REBELLE (préface de Han Ryner, frontispice d'Edmond Syriat) 3 fr. 75 recommandé. — G. Thonar : CE QUE VEULENT LES ANARCHISTES : n° 27 de la « Brochure mensuelle ». (Ed. du «Groupe de Propagande par la brochure»). — Louis Gastin : LIBRE ARBITRE ET DÉTERMINISME (Ed. de la B. P. S.). — E. Lanty : LA LANGUE INTERNATIONALE (Ed. de la Fédération espérantiste ouvrière). — Ovide Dieu : LE ROMAN DE L'HOMME ET DU POÈTE (Ed. Figuière). — Charles Papin : Essai d'équilibre social. ASSURANCE GRADUELLE CONTRE LE PARASITISME. Prix 1 fr. Chez l'auteur, route de Doué, Thouars (Deux-Sèvres). — LES PLUS BELLES PENSÉES HUMAINES (recueillies par H. C. James). L'ESPRIT DE FONTENELLE (Edit. Figuière). — Ludovic Bron : SARAH QUAND MÊME. Jacques Faneuse : LES AMOURS DE Mme PIFLASQUE ET DE Mme GEULARD D'EMPEIGNEY (Ed. de la «Pensée Française).

Le « Mercure de Flandre » de mars contient un poème d'E. Armand : VOLONTÉ DE VIVRE.

Emma Goldman : 1. MY DISILLUSIONMENT IN RUSSIA. 2. MY FURTHER DISILLUSIONMENT IN RUSSIA. (Nous reviendrons sur ces volumes). — Camillo da Lodi : MORALE E RELIGIONE. — HENRIK, IBSEN, KROPOTKIN'S ANARCHIST MORALITY (traduction chinoise de Johnson Yuan). — Sanjurjo : ABNEGACION ; Frederica Montseny : LA VICTORIA (Biblioteca de « La Revista Blanca », Barcelona).

**En Allemagne.** — Voici quelques publications récentes de l'éditeur Paul Langenscheidt à Berlin : *Prinzessin Théa*, roman. Le problème de la religion dans ses rapports avec la sensualité, sujet très discuté en ce moment, est examiné dans cet ouvrage dont voici la thèse : La fille d'un prince allemand détrôné, après une liaison avec un agitateur communiste, finit par se marier avec un autre prince. — Chez le même éditeur : *Kurt Münzer :* LEIDENSCHAFT (de la passion). Dr *Wüfflen ;* DAS SEXUAL VERBRECHER (le criminel sexuel) ; DAS WEIB ALS SEXUAL VERBRECHERIN (la femme comme criminelle sexuelle). Dr KUNTZ-ROBINSON.

**Aux syndiqués de l'Enseignement.** — Vient de paraître le n° 2 de NOTRE POINT DE VUE, où Marie et François MAYOUX, à Cadolive (B.-du-Rhône), exposent « leur Syndicalisme ».

Abonnement : 10 numéros, 4 fr. ; service gratuit : 5 numéros sur demande.

**La " Revue Internationale Anarchiste "** (polyglotte) — Sommaire du n° 5 (15 mars 1925) : L'Action Anarchiste, par Sébastien Faure. — L'Encyclopédie Anarchiste. — Pour ou contre la violence (controverse Han Ryner et André Colomer). — Une Consultation mondiale sur les tâches immédiates et futures de l'Anarchisme. Réponses de Bertoni, Guérineau, Vidal, Respaut. — Points de repère, par E. Armand. — Les livres, par G. Vidal. — Chronique Internationale : en Allemagne, par A. Souchy ; en Hollande, par Wastiaux ; en Italie, par Un de la Tribu ; en Russie, par Voline. — Texte italien et espagnol : 48 pages. — Le numéro : 2 fr. 50. S'adresser à la Librairie Internationale, 14, rue Petit, Paris, 19e.

### Pour la vie du journal :

**Souscription permanente.** — Colin, 4. Blanchard. 4. Collecte faite auprès des camarades de New-York (remise par Dupré), 334 80. P. Figueras, 1 50. Couissinier, 4. Bertrand, 1. Gamba, 1 50. Renaudat, 4. Gauchet, 4. Couespel, 19. Demoulin, 3 25. Dr Elosu, 2. César-Lévy, 4. Faye, 5. A. Lecomte, 4. Knoerr, 3. Broutin, 2. Meunier, 4. Lahiel, 4. Landraud, 4. Narcisse Jean, 5. J. Rousseau, 2. Bachelet, 5. A. Martin, 8. Simonelli, 5. Rob, 4. Hélène, 3 50. Scoupe, 5. Léon Martin, 5. Alex. Blanc, 8. Burtin, 2 50. Grupo libertaria idista, 40. Jacquier, 6. Tusques, 2. Rosa, 20. Lentente, 5. Monego, 5. Celton, 4 50. Klimovitch, 5. André, 10. Marcadet, 1. Luc. Gaudin, 3. P. Bertrand, 1 75. A. Guiton, 2. Ross, 2. Bonniel, 4. L. Picot, 3. La Boulange, 5. Brion, 5. Grand Jean, 4. Marie Cracco, 2. Pauline Cracco, 2. Marcel Cracco, 1. Un camarade belge, 2. Collecte réunion Boul. Barbès, 4 80. Collecte réunion Tours, 40. Collecte réunion Loches, 10. Charles Bénard, 2. Watebled, 3. Paul Bourg, 4. Jahnel, 25. Labregère, 6. Miguel Palomares, 2 50. (Liste arrêtée au 28 mars 1925). **Total : 698 fr. 60.**

**Souscription permanente :** Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

**Les camarades prendront note que nous n'accepterons plus désormais aucune annonce avec réponse à adresser aux bureaux du journal. Nous nous réservons toujours de modifier les textes envoyés ou de ne pas insérer.**

**— Adresser tous les articles d'argent ou correspondance recommandée au nom de E. ARMAND** *sans* **aucune indication de prénom).**

SANTOS GIOVACCHINI. — Reçu ton mot par hasard. Les 18 francs qui te revenaient versés au groupe de Bruxelles. Nino, rudement traité, erreur judiciaire. Perpignan, 30 années emprisonnement en Espagne. Albert, toujours à l'hôpital. *L'Emancipateur* sort quand il peut. Envoie ton adresse. Julio Ochoa.

DÉSIRE CORRESPONDRE avec une camar., idées de *l'en dehors* et chez laquelle l'amour de l'indépendance joue rôle primordial. PAUL O. aux soins de E. Armand, 22, cité Saint Joseph, Orléans.

ABONNÉ 23 ans dépr mé et isolé dés. corresp. avec lectrice de l'*en dehors*. R. G. Fouquin, S. Séverin, par Château-Landon (S.-&-Marne).

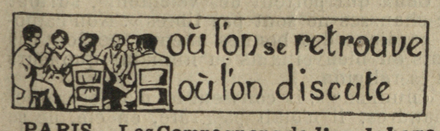
ROLANDE : *a)* On vous a dit vrai : je pratique le pluralisme en amour ; sans ça, en discuterais-je ? M'aviez-vous pris pour un ministre de l'agriculture ? *b)* c'est exact : je suis constamment à la recherche de valeurs érotiques nouvelles et, comme j'ai fort à faire, je considère comme geste de pure camaraderie qu'on m'en facilite la découverte ; *c)* on vous a bien renseigné : quand le conseil de g. de Grenoble m'a jeté pour 5 ans hors de la vie libre, il ne m'a pas trouvé ni trop « ceci » ni trop « cela », j'entends, en revanche, n'être trouvé ni trop « cela » ni trop « ceci » par les affectueuses de mon milieu. Je l'ai dit et ne m'en dédis. Cela vous va-t-il ? Ah j'oubliais : votre adresse s. v. p. Ces renseignements gratuits vous permettront de délayer dix pages de conneries co-éducatives et de les envoyer à l'égoutier ; pour vingt francs, il vous insérera ça. E. A.

— CAMARADE, possédant machine à écrire, se charge de copies littéraires et scientifiques : livres, pièces de théâtre, thèses, questions d'examen, etc., travail soigné. — Prix très modéré — S'adresser chez René d'Oxeuil, 5, rue Berthollet (7e).

— TOUJOURS VALABLE : J'échange timbres avec collectionneurs. TIMBROMANE, au journal.

GAMBA. — Quand on a des doutes, on remet le billet ; et on ne donne point d'argent. N'est-ce pas le plus raisonnable ? E. A.

**La Ligue Internationale des Réfractaires à toutes Guerres.** — La propagande pacifiste-antimilitariste ayant le plus de chance d'être efficace en s'adressant aux jeunes cerveaux le Comité d'action a pensé que le rôle des images antiguerrières avaient plus que jamais sa raison d'être dans notre ligne de conduite. Prix de l'exemplaire : 0 fr. 15. M. Theureau, 16, rue Charlemagne, Paris (IVe).




**PARIS.—Les Compagnons de *l'en dehors*** se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Salle Hermenier*, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 1/2 (métro " Marcadet " ou " Poissonniers ").

Lundi 13 avril : Un camarade hollandais : *Le mouvement anarchiste religieux aux Pays-Bas.*

Lundi 27 avril : E. ARMAND : *Les vrais métiers inutiles* et *la lutte contre la jalousie.*

Lundi 11 mai : KLIMOVITCH : *Qu'est-ce que le spiessisme ?*

Les camarades désireux de s'entretenir avec E. Armand le rencontreront le *deuxième et le quatrième lundi* du mois, à partir de 15 h. (jusqu'à 18 h. 1/2), à la même adresse.
— Renseignements, vente au numéro, abonnements, brochures, librairie.

**— Cercle Anarchiste** : Causeries-conférences chaque mardi à 20 h. 30, salle Hermenier, 77, boulevard Barbès : Mardi 7 avril : Les vices humains, par le *Docteur Legrain.* — Mardi 14 avril : Le Tabac et ses conséquences, par *Julia Bertrand.*

**Causeries E. Armand :** Boulogne : mardi 14 avril, 20 h. 30, salle de l'Intersyndical, 85, boulevard Jean-Jaurès. *La thèse illégaliste, les « Bandits tragiques », leurs détracteurs et la répression bourgeoise.*

**Conférences Camille Spiess** : Salle des Conférences du Parthénon, 64, rue du Rocher, Paris IXe, à 21 heures. — Jeudi 9 avril : *L'Amour androgyne.* — Jeudi 23 avril : *L'Amour platonique et le problème sexuel.*

« l'en dehors » *est en vente :*

A PARIS : Vis à vis de la Bourse du Travail (angle de la pl. de la République et de la r. du Château d'Eau) ; Librairie des Vulgarisations sociales, 39 r. de Bretagne ; vis à vis du 2, rue Saint Denis (place du Châtelet) ; du 42 boulevard Sébastopol ; du 8 boulev. St-Denis ; du 21 boul. St-Michel ; A la Librairie Sociale, 9 rue Louis Blanc ; 38 r. de la Convention ; 123 aven. Jean Jaurès ; 2 boul. St Martin (angle de la pl. de la République) ; Librairie Internationale, 14 r. Petit ; 46 Avenue d'Italie ; Cercle anarchiste 77 boulev. Barbès (le mardi soir).
Boulogne-Billancourt : 100, avenue de Versailles ; Puteaux, Cails, 36 r. du Marché.

# Nos Centres d'action et d'étude

*Questions d'éducation dans un sens anarchiste* (Livres, méthode, "écoles"). M. PICARD, 45, rue Zulma Carraud, Issoudun (Indre).

La *Liberté de l'amour* et *la lutte contre la jalousie* comme facteur plus efficace de camaraderie individualiste et d'entente entre associés. Fred ESMARGES, 22, cité St-Joseph, Orléans (Loiret).

*Relations entre Isolés.* — Ovide DUCAUROY, La Barrerie, au Favril, par Pontgouin (Eure-et-Loir).

**Grupo Libertaria Idista.** — Ceux d'entre nos lecteurs que la question intéresserait sont prévenus qu'il existe un groupe idiste, composé exclusivement d'individualistes ou communistes anarchistes. Ce groupement englobe tous les camarades résidant en France. Pour tous renseignements, s'adresser à Jules Vignes, à Saint-Genis-Laval (Rhône) (par correspondance). Cours gratuit de langue internationale Ido, fonctionnant toute l'année au siège du groupe à l'adresse ci-dessus.

☛ *Les deuxième et quatrième mardis* de chaque mois, à Paris ou dans toute localité de banlieue ou de province à moins de 3 heures de Paris, E. Armand se rendra, après arrangement, pour exposer son point de vue ou de l'*individualisme anarchiste par rapport aux mouvements d'avant-garde* (public et contradictoire) ou de *la liberté sexuelle par rapport à l'individualisme anarchiste* (privé, entre camarades).

EMMA GOLDMAN : **LA TRAGÉDIE DE L'ÉMANCIPATION FÉMININE.** Franco 20 cent.

MARIANNE-RAUZE : **L'Anti-guerre.** Essai d'une Doctrine et d'une Philosophie de l'Antimilitarisme. Franco 1 fr. 25 (recommandé 5 fr. 65).

E. ARMAND. — **A l'encontre du bon sens.** — Thèse en un acte, tirage soigné et restreint sur papier bouffant, couverture épaisse : **65 cent.** franco.

A lire et à méditer : Georges DELBRUCK : **Au Pays de l'Harmonie.** Beauté, Harmonie, Amour. Franco et recommandé 7 fr. 75.

***Si vous n'avez pas lu encore :***

**L'INITIATION INDIVIDUALISTE ANARCHISTE**

**Qu'est-ce qu'un anarchiste ?**

**L'A B C de « nos » revendications individualistes anarchistes**

***vous ignorez tout du mouvement individualiste.***

Envoi du tout contre **8** fr. **50** recommandé (extérieur **8** fr. **75**).

## Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

par **E. Armand**

| | franco |
|---|---|
| La Valeur et conséquences de son abolition. | 0 25 |
| Mon pt de vue de l'anarchisme individualiste | 0 15 |
| L'anarchisme comme vie et comme activité. | 0 10 |
| Les ouvriers, les syndicats, les anarchistes. | 0 20 |
| La vie comme expérience. Fierté | 0 20 |
| La procréation au pt de vue individualiste. | » »» |
| Les besoins factices, les stimulants et les individualistes | 0 10 |
| A vous, les humbles (placard pap. couleur) | 0 20 |
| Le plus grand danger de l'après-guerre | 0 25 |
| Lettre ouverte aux travailleurs des champs. | 0 25 |
| L'Illégalisme anarchiste, le mécanisme judiciaire et le point de vue individualiste. | 0 30 |
| Amour libre et Liberté sexuelle. Entretien sur la liberté de l'amour. | 1 05 |
| Mon athéisme | 0 15 |
| Est-ce cela que vous appelez « vivre » ? La Ruse. L'en dehors (en français et *ido*) | 0 15 |
| L'A B C de nos revendications individualistes | 0 10 |
| Qu'est-ce qu'un Anarchiste ? | 0 30 |

par **Benj. R. Tucker**

| | |
|---|---|
| Ce que sont les anarchistes individualistes. | 0 10 |

par **Voltairine de Cleyre**

| | |
|---|---|
| L'idée dominante (Edition augmentée). | 0 20 |

par **Albert Libertad**

| | |
|---|---|
| La joie de vivre. | 0 20 |

par **Gérard de Lacaze-Duthiers**

| | |
|---|---|
| Les vrais révolutionnaires, (en français et ido) | 0 10 |

par **Alba Satterthwhaite**

| | |
|---|---|
| Le Grand Fléau : Le Christianisme. Si j'étais Dieu. | 0 10 |

par **Pierre Chardon**

| | |
|---|---|
| Ce qu'est la patrie. | 0 20 |
| " Notre " Individualiste (texte français et *ido*), " Pour la fin de la guerre " Programme d'action. | 0 10 |

**Les 30 brochures ou tracts franco : fr. 3.50 (sous enveloppe : 4 francs)**

## Collections

| | |
|---|---|
| *par delà la mêlée*, nos 11 à 42. | 7 50 |
| *l'en dehors*, nos 1 à 49/50, envoi recommandé. | 10 » |
| **Cartes postales**, la série de 10 | 1 » |
| — (5 séries) | 4 » |
| **Piqûres d'aiguilles**, 10 feuilles (140 textes) | 1 » |

## Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont consacrés à nos éditions ou sont versés à la caisse du journal. — *Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.*

| | |
|---|---|
| HOLLARD. — *La chimie moderne* | 2 15 |
| TOLSTOI. — *Loi de l'amour et de la violence* | 5 15 |
| HAN RYNER. — *Le subjectivisme* | 3 75 |
| FLORIAN-PARMENTIER. — *L'ouragan.* | 7 50 |
| — *La sorcellerie.* | 3 75 |
| CH. BAUDELAIRE. — *Excentriques* | 2 65 |
| MARIANNE RAUZE. — *L'Anti-Guerre.* | 5 50 |
| DELBRUCK. — *Au pays de l'Harmonie* | 7 75 |
| MARCEL LAPORTE. — *Le Radium.* | 2 15 |
| J. ANGLAS. — *Depuis Darwin.* | 2 15 |
| CRESSON. — *Grands problèmes philosophiques* | 2 15 |
| JEAN VINCHON. — *L'Art et la Folie.* | 2 15 |
| CAPITAN et PEYRONY. — *L'humanité primitive* | 2 15 |
| A. HESNARD. — *La Psychanalyse* | 2 15 |
| FR. NIET